Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☑ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

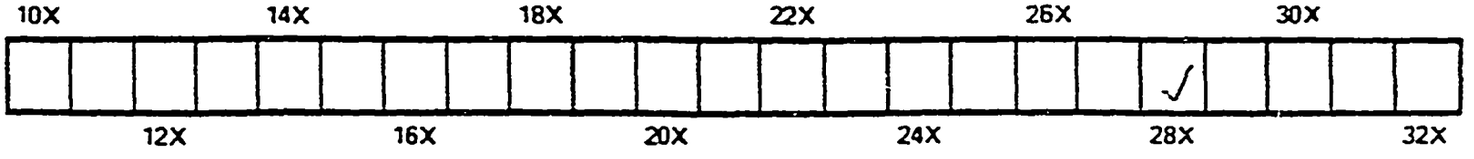
- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☑ Continuous pagination/ Pagination continue
- ☐ Includes index(es)/ Comprend un (des) index

  Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- ☐ Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- ☐ Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- ☐ Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



65136

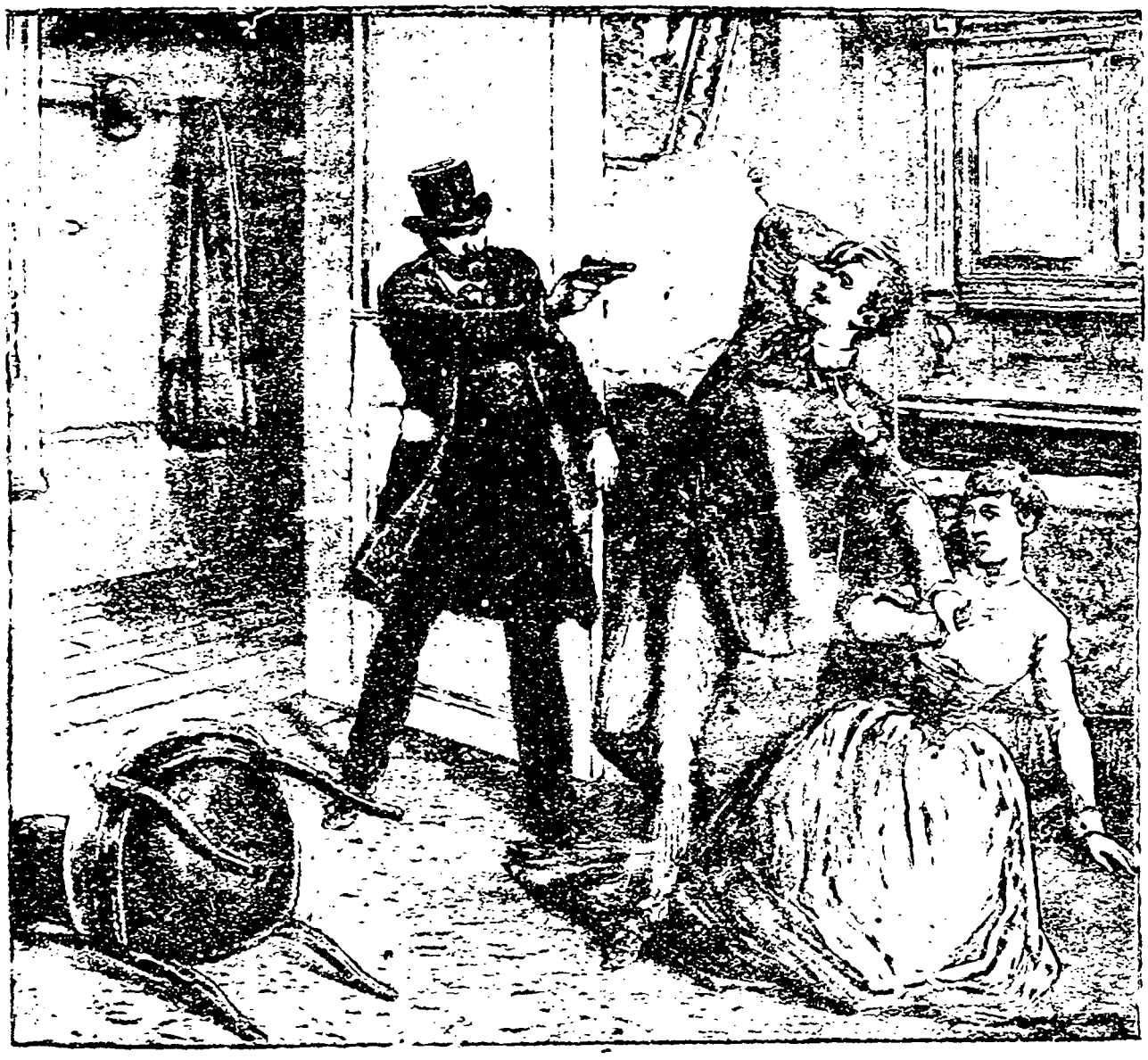
LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V { PAR AN $2.50 } MONTRÉAL, 26 JUILLET 1888 { UN NUMERO 5 CENTS } No. 16

LA FÉE DES SAULES

Huitième Partie de L'ANTRE DU CRIME, par Xavier de Montépin.



N'écoutant que ma fureur, je brûlai la cervelle du scélérat. (Page 382)

LA FÉE DES SAULES

Huitième partie de L'ANTRE DU CRIME

I

Il était huit heures moins deux ou trois minutes lorsque le docteur arriva sur la place Saint-Sulpice, et pénétra dans la vieille église aux deux tours inégales.

Les hautes et sombres voûtes laissèrent tomber sur ses épaules comme un manteau de glace.

La nef était presque déserte.

Quelques femmes agenouillées et la tête entre leurs mains priaient silencieusement dans l'ombre, car c'est à peine si la vaste église était éclairée par un petit nombre de lampes et de cierges *brûlant dans les chapelles latérales.*

Jacques Lagarde s'arrêta près de l'une de ces chapelles.

Il venait d'y voir, prosterné au pied de l'autel, un jeune prêtre, ou *du moins un jeune homme* vêtu en prêtre, qui lui paraissait ressembler à René Labarre.

Pendant un instant il regarda ce jeune homme avec attention, puis, *certain de ne pas se tromper*, il s'approcha de lui et lui toucha l'épaule en lui disant :

—C'est bien vous, René, n'est-ce pas ?

René, car en *effet c'était bien lui*, se leva et tendit la main au docteur.

—C'est parfaitement moi, oui, répliqua-t-il. Asseyez vous là... Nous avons une *demi-heure* à nous avant qu'on ne ferme les portes. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour ce que j'ai à vous dire...

Jacques s'assit.

Le jeune homme prit place à côté de lui et poursuivit d'une voix plus basse :

—Vous avez sans doute été surpris, cher docteur, du lieu choisi par moi pour vous y donner rendez-vous... C'est cependant bien simple. Le costume que je porte encore aujourd'hui ne me permettait pas de me rencontrer avec vous dans un lieu public sans attirer l'attention...

—Vous auriez pu venir chez moi...

—Je ne le voulais pas.

—Pourquoi ?

—Vous le comprendrez tout à l'heure... J'ajouterai que peut-être il vous a paru singulier de me trouver agenouillé et priant avec ferveur, moi qui jette demain avec joie la soutane aux orties... Je n'ai nullement, il est vrai, la vocation de l'état ecclésiastique, mais je suis un croyant... un croyant sincère, et je demandais à Dieu de me donner le courage et l'énergie de devenir un homme pour arriver au but que je rêve... Maintenant, écoutez-moi...

—Mon attention vous appartient tout entière.

—Je vais vous expliquer pourquoi je n'ai point voulu me présenter chez vous... Mais permettez-moi d'abord de vous adresser une question.

—Faites...

—Lorsque je me suis rendu avec ma mère à votre hôtel pour obtenir une consultation, j'y ai vu une jeune fille que vous nous avez présentée comme votre parente...

René s'interrompit.

—Eh bien ? demanda Jacques.

—Eh bien, cette jeune fille... je vous en supplie, docteur, répondez-moi franchement... cette jeune fille est-elle réellement *votre parente* ?...

—Ah ! ah ! pensa l'associé de Pascal Saunier, je ne m'étais pas trompé... j'avais deviné le vrai motif du rendez-vous de ce soir.

Puis, tout haut, il ajouta :

—Mais, sans doute, Marthe est ma parente.

—*Parente proche ou éloignée* ?...

—C'est une petite cousine que la mort de son père et de sa mère laissait seule au monde... Je l'ai recueillie je l'ai élevée... *J'ai eu soin d'elle comme si* elle était ma propre fille... Aujourd'hui elle a dix-neuf ans... C'est, je crois, à peu près votre âge...

—Docteur, reprit René d'une voix que l'émotion rendait tremblante, j'aime Mlle Marthe de toutes les forces de mon âme...

—Vous l'aimez ! interrompit Jacques. Mais c'est à peine si vous la connaissez !...

—Il m'a suffi de la voir une fois pour lui appartenir tout entier ! Je l'aime éperdument, follement peut-être, mais je sens bien que cet amour est impérissable et qu'il sera le seul de ma vie ! Aujourd'hui je vais partir, et vous comprenez bien que le plus cher de mes vœux aurait été de revoir votre parente pour puiser dans ses yeux le courage et l'énergie que tout à l'heure je demandais à Dieu de me donner, mais je n'ai pas voulu me permettre cette joie sans vous avoir ouvert mon cœur.

—Vous êtes un garçon loyal... je le savais, je n'en doutais pas.

—Votre parente est-elle libre !

—Elle est libre.

—Jamais, jusqu'à ce jour, vous n'avez songé à un mari pour elle ?

—Jamais.

—Croyez-vous que dans le monde où elle vit elle n'ait point remarqué quelqu'un ?

—Non seulement je le crois, mais je puis ajouter que j'en ai la certitude absolue ..

Après ce silence Jacques Lagarde reprit en souriant :

—Maintenant vous savez, je crois, tout ce que vous désirez savoir... Concluez !

Réné Labarre fit un violent effort pour triompher de la timidité qui s'imposait à lui au dernier moment, et il se contraignit à prononcer ces mots :

—Voulez-vous m'accepter pour le mari de votre pupille ?

—Mon cher enfant, répondit le pseudo-Thompson, vous savez combien vous m'êtes sympathique, je vous en ai déjà donné la preuve, mais je ne me reconnais nullement le droit d'imposer à Marthe un mari par l'unique raison que ce mari me plaît... Il est indispensable que son cœur ratifie son choix... Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?...

—Je le comprends... fit René d'une voix si faible qu'elle était à peine perceptible.

Jacques poursuivit !

—Vous êtes d'ailleurs trop jeunes tous les deux pour que la pensée d'un mariage immédiat soit admissible... Faites acte viril, travaillez avec énergie... le temps aura passé, vous serez tout à fait un homme... Vous pourrez alors venir me renouveler votre demande et je pourrai, moi, vous répondre, ce qu'il m'est impossible de faire aujourd'hui.

—Si j'ai accepté les vingt-cinq mille francs que je dois toucher demain chez le notaire de Tours, c'est pour travailler... répliqua René. Je veux devenir par mon travail riche et célèbre, afin de mettre aux pieds de Mlle Marthe ma fortune et ma renommée... Mais, je vous l'ai dit, docteur, et je vous le répète, ma force de volonté, mon énergie, seront centuplées si je les puise dans ses yeux ! Mon désir le plus ardent est de lui dire avant mon départ ce que j'éprouve pour elle... et lui demander si elle voudra m'aimer quand je me serai rendu digne d'elle, et si elle aura la suprême bonté de m'attendre en me gardant son cœur.

—Mon cher René, vous êtes jeune, sans expérience, plein d'illusions, et vos raisonnements le prouvent bien... un peu plus tard vous saurez à quoi vous en tenir sur l'amour qu'aujourd'hui vous croyez immortel !... Moi aussi, à votre âge, j'ai ressenti une passion violente, ou qui du moins me semblait telle, pour une femme entrevue un instant...

—Eh bien ? demanda le séminariste.

—Eh bien, je voyageai, comme vous allez le faire et bientôt, de ma belle passion, il ne me restait que le souvenir...

—Je n'oublierai jamais ! s'écria René.

—Serment de jeune homme...

—Non, docteur !

—J'en disais autant, et je me trompais...

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

—J'ai la certitude, moi, de ne point me tromper! Permettez-moi, au moment où je vais partir, de voir Marthe, ne fût-ce que pendant quelques minutes .. je vous en prie, je vous en supplie! Permettez-moi de lui dire en votre présence que mon vœu le plus cher et mon espoir le plus caressé est de lui consacrer ma vie toute entière, si elle me fait la grâce de l'accepter... Docteur .. cher docteur pourquoi me refuseriez-vous cela?

Jacques jouait avec René comme le chat avec la souris avant de la supprimer d'un coup de dent définitif.

Presque dès le début de l'entretien auquel nous faisons assister nos lecteurs, il avait deviné le but auquel tendait le jeune homme et ce qu'il allait solliciter de lui comme la plus grande, la plus inestimable des faveurs.

Or, il ne se pressait point de répondre: oui à cette requête qui lui livrait le pauvre enfant pieds et poings liés.

Ce jeu cruel ne pouvait cependant se prolonger outre mesure. Il le comprit et il répliqua:

—Laissez-moi vous redire une fois de plus, mon cher René, combien est vive la sympathie que vous m'inspirez... Dès le premier jour où je vous ai vu, je me suis pris pour vous d'une sincère amitié que j'ai manifestée en vous donnant quelques conseils. Ces conseils vous les suivrez, j'en suis sûr. Je trouve en vous l'énergie nécessaire à l'homme qui veut sortir de la foule et se créer dans la vie une situation enviable, donc vous réussirez dans ce que vous avez résolu d'entreprendre, je le crois fermement... Quand le succès sera venu, quand vous me renouvellerez la demande d'être le mari de ma pupille, je serai très heureux d'agréer cette demande si Marthe veut devenir votre femme... Aujourd'hui vous désirez avec ardeur lui faire en ma présence l'aveu de l'amour qu'elle vous inspire... Eh bien! j'y consens...

Vous consentez, docteur! dit le fils de Mme Labarre avec une sorte d'enivrement.

—Oui, mon ami.

—Oh! que vous êtes bon!

—Mais à ce consentement, reprit Jacques, je mets une condition...

—Laquelle?

—C'est que madame votre mère ne sera point instruite de ma faiblesse pour vous... Elle pourrait me reprocher de vous laisser engager votre avenir sans autorisation, et en m'adressant ce reproche elle aurait raison, car ma conscience n'est pas absolument tranquille; mais, chez moi, l'idée de vous voir heureux domine tout...

—Ah! cher docteur, comment vous témoigner jamais assez ma reconnaissance?

Et René, serrant fiévreusement les mains de Jacques, ajouta:

—Quand aurai-je le bonheur de voir mademoiselle Marthe?

—Demain. Mais pour cela vous serez obligé de retarder de quelques heures votre départ.

—Comment?

—Marthe est un peu souffrante à la suite d'un accident de voiture qui lui est arrivé.

René devint pâle.

—Un accident .. répéta-t-il d'une voix tremblante.

—Oui, mais ne vous alarmez point... il n'y avait rien de grave...

—Cependant elle est malade, dites-vous?...

—Souffrante seulement... pas l'ombre d'une inquiétude à avoir. J'ai cru sage de l'envoyer ce matin à la campagne où elle passera quelques jours. C'est là, dans une propriété que je possède, qu'il faudra la voir...

—Où se trouve cette propriété?

—Au bord de la Marne... sur le territoire de Créteil...

—Mais, docteur, demain, dans la journée, je puis facilement m'échapper de Paris pendant quelques heures...

—Ce serait inutile puisque moi-même je ne pourrai quitter mon hôtel. Demain est mon jour de consultations, je me dois à mes malades, et pour rien au monde je ne voudrais leur faire faux bond...

—C'est juste... mais alors, comment s'y prendre...

—A quelle heure comptiez-vous partir demain pour Tours?

—J'ai consulté l'indicateur, il y a train express à huit heures et quarante-cinq minutes du soir... C'est celui-là que je me proposais de prendre...

—Madame votre mère doit-elle vous accompagner au chemin de fer?

—Elle m'a dit que telle était son intention et je ne crois pas qu'elle y manque.

—Dans ce cas, voici ce qu'il faudra faire pour qu'elle ne puisse se douter de rien... Vous prendrez votre billet, vous procéderez à l'enregistrement de votre bagage... Vous embrasserez votre mère en lui disant adieu, mais au lieu de partir, vous resterez.

—Que deviendra ma valise?... Je ne puis risquer de la perdre...

—Elle partira sans vous, et le jour suivant, muni de votre bulletin, vous irez la réclamer à Tours, à la consigne, où elle sera déposée...

—Et quand ma mère m'aura quitté?

—Vous irez attendre tranquillement au café de la Gare où j'enverrai quelqu'un vous prendre avec une voiture.

—Et cette voiture me conduira?...

—A ma maison de Créteil où je vous attendrai auprès de Marthe et où vous passerez une heure... La voiture qui vous aura amené vous ramènera ensuite à Paris... Vous achèverez la nuit dans un hôtel voisin de la gare... Vous vous embarquerez par le premier train du matin, et j'espère que vous partirez joyeux et le cœur plein d'espérance.

—Ah! docteur, cher docteur, vous êtes le meilleur des hommes!...Je ne pourrai jamais vous le rendre assez!!

Et René serrait de nouveau avec un redoublement d'effusion les mains du pseudo-Thompson qui répondit en souriant:

—Je suis tout simplement votre ami et je cherche à vous le prouver...Je n'ai aucun mérite à cela...

—On va fermer les portes de l'église, fit l'ex-séminariste... Sortons...

—Un mot encore...Que comptez-vous faire lorsque vous aurez touché vos vingt-cinq mille francs? Quelle direction suivrez-vous?

—Je n'y ai pas encore pensé...A Tours je prendrai un parti et je vous écrirai...

—N'y manquez pas.

—J'y manquerai d'autant moins que je compte vous prier de vouloir bien me tenir au courant des suites, quelles qu'elles soient, du vol commis à l'hôtel de Thonnerieux et du procès de Jérôme Villard. Si le testament du comte était retrouvé, et si quelque disposition de ce testament rendait immédiate la délivrance du legs, il faudrait me présenter...

—Vous n'oublierez pas la médaille commémorative donnée aux six enfants venus au monde le même jour que la fille du feu comte?

—Assurément.

—Vous la serrerez avec soin, sans doute, dans votre valise?

—Je m'en garderai bien. Cette médaille, je la porte suspendue à mon cou depuis mon enfance, et je ne veux pas qu'elle me quitte.

—Vous avez raison. C'est le plus sûr moyen de ne point la perdre. Au revoir, mon cher enfant, et à demain soir.

Jacques et René sortirent de Saint-Sulpice et se séparèrent après l'échange d'une nouvelle poignée de main.

—Allons, murmurait René en regagnant la demeure de sa mère, je partirai sachant si je dois espérer que Marthe me rendra un jour amour pour amour! Ah! le docteur Thompson est le meilleur des hommes!!...

Jacques, lui, se frottait les mains en songeant à la chance heureuse qui venait de lui livrer le jeune homme sans défiance

—Nous aurons demain soir une médaille de plus... pensait-il.

Rejoignons Raymond Fromental, et voyons à quoi sa journée avait été employée.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

Après avoir adressé à son fils la dépêche annonçant son départ inattendu et immédiat, il était allé, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, trouver le chef de la sûreté dans son cabinet, à la préfecture de police.

Là les deux hommes avaient étudié sérieusement les procès-verbaux constatant la mort de Duvernay et de Virginie.

Cette étude achevée, le chef de la sûreté pensa qu'il serait utile d'aller faire une perquisition au domicile des deux jeunes gens.

—Auparavant, monsieur, dit Raymond, je désirerais voir la corde avec laquelle on avait suspendu le corps de Duvernay.

—*La voici.*

Raymond prit la corde et l'examina.

—C'est un lien d'attache... fit-il ensuite, cela doit prévenir d'un licol...Voilà les traces de frottement laissées par les anneaux de la mangeoire...

—C'est ce qu'il m'a semblé, mais je ne vois pas grand'chose à tirer de tout cela...

—Moi non plus, ce qui n'empêche pas que cette corde, à un moment *donné, peut* devenir pièce à conviction.

—Le croyez-vous ?...

—Oui, je crois que c'est possible, sinon probable... Je vous *prierai donc* de vouloir bien me la confier...

—Prenez-là. Mais je crains que vous ne bâtissiez, là, sur le sable...Tous les liens d'attache sont les mêmes... leur fabrication est identique...

—C'est à vérifier... Voyons d'abord quels renseignements nous pourrons obtenir à la demeure d'Amédée Duvernay...Le camarade avec lequel il a bu la veille de sa mort a parlé d'une partie de campagne qui devait avoir lieu le lendemain...Cette corde *ne me paraît* point provenir d'une écurie de luxe...C'est du côté de la campagne peut-être que nous trouverons une piste...

—Je le souhaite plus que je ne l'espère...répliqua le chef en se levant et en prenant son chapeau.

Puis les deux hommes partirent pour la rue Julien-Lacroix à Belleville, afin d'opérer une perquisition au domicile d'Amédée Duvernay.

Nous nous garderons bien de les suivre et de nous attarder aux détails minutieux de cette perquisition.

Nos lecteurs sont certains d'avance qu'elle devait être inutile, que la *médaille donnée* per le comte de Thonnerieux ne pouvait être retrouvée au logis du jeune homme, et que les questions adressées aux voisins de l'ouvrier tapissier et aux concierges de la maison n'obtiendraient aucune réponse utile, les personnes interrogées ne sachant absolument rien.

Il était tard quand Fromental regagna son logement de l'île Saint-Louis, très préoccupé de la sinistre et mystérieuse affaire qu'il était chargé d'éclairer, et plus triste encore que de coutume en *songeant* à son fils dont il se trouvait séparé pour longtemps peut-être.

Pendant toute la nuit il réfléchit, combinant des plans qu'il abandonnait l'un après l'autre en reconnaissant leur manque absolu de solidité ; ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en quête dès le lendemain matin, à la première heure.

Ce qu'il tenait surtout à découvrir, car il y voyait un point de départ, c'était l'endroit où les deux jeunes gens étaient allés en partie de campagne.

Voilà l'énigme qu'il se proposait de résoudre.

En trouver le mot lui semblait difficile, mais non pas absolument *impossible*.

Laissons-le se livrer à ses recherches et retournons à l'hôtel de la rue de Miromesnil.

Jacques Lagarde, le pseudo-docteur Thompson, en rentrant après son entretien avec René Labarre, s'était retiré dans son appartement afin d'y prendre un repos dont il avait grand besoin.

De bonne heure il était debout le lendemain matin et faisait prier Pascal, son prétendu secrétaire, de venir le trouver dans son cabinet de travail.

Une préoccupation sérieuse mettait un grand pli sur son front.

—Qu'est-ce que tu as, mon compère ? lui demanda Pascal. Tu me parais bien sombre. Est-ce que quelque chose ne va pas à ton gré ?

Jacques répondit par cette question :

—As-tu lu les journaux de ce matin ?

—Oui.

—Toujours rien sur la mort d'Amédée Duvernay et de la belle Virginie ?

—Pas un mot.

—Ce silence ne te semble pas étrange ?

—Ma foi, non.

—Eh bien ! moi, il me préoccupe, il m'inquiète, je dirais volontiers qu'il m'effraye...

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'il a certainement un motif.

II

—Un motif ? répéta Pascal, cela n'est pas douteux, mais ce motif ne me paraît point difficile à deviner.

—Quel est-il, selon toi ? demanda Jacques Lagarde.

—La police qui n'a point trouvé le meurtrier d'Antoine Fauvel, et qui sent bien que les meurtriers des deux jeunes gens sont plus malins qu'elle et vont également lui échapper, tremblant que les journaux ne l'accusent d'incapacité, d'incurie, n'ameutent contre elle la population parisienne, se garde bien de dire un seul mot qui puisse révéler son impuissance. Elle se tait et entoure volontairement de ténèbres ce qui se passe. Bref, le silence en question me rassure un lieu de m'effrayer... Nous sommes invulnérables.

—Il suffirait d'un journaliste mieux renseigné que les autres pour attacher le grelot et pour mettre le feu sous le ventre de la police.

—Eh bien ! que nous importe ? Nos mesures sont bien prises, nous agissons avec trop d'habileté pour pouvoir être jamais compromis...Songe qu'il y a en matière judiciaire un axiome indiscutable, celui-ci : *Cherchez à qui le crime profite !* En vertu de cet axiome, je défie qui que ce soit au monde de trouver la raison de ces morts successives... Etablir que nous avons un intérêt quelconque à supprimer les héritiers du comte de Thonnerieux serait chose impossible ! Donc, crois-moi, pas d'appréhensions et marchons vers le but d'un pas résolu.

—Tu viens de me rassurer !... Oui, marchons vers le but dont chaque jour nous rapproche et dont nous serons, demain, plus près encore...

—Demain ?

—Oui.

—Comment ?

—Nous aurons, cette nuit, la médaille de René Labarre.

—Explique-toi...

Jacques, en peu de mots, expliqua à son complice ce qui s'était passé la veille au soir à l'église Saint-Sulpice.

—Alors, demanda Pascal, le bon jeune homme attendra ce soir à la gare après le départ du train.

—Au café de la Gare où tu le reconnaîtras facilement...

—Surtout avec son costume de séminariste..

—Il sera vêtu comme toi et moi.

—Ah ! diable !... c'est que je ne l'ai vu qu'une seule fois et sa figure ne m'est pas très présente... Mais enfin j'ai du flair, et l'habitude de porter la soutane a donné forcément à sa tournure quelque chose d'un peu clérical... je saurai le trouver. A quelle heure faudra-t-il aller le prendre ?

—Seulement vers dix heures, il ne faut pas arriver au *Petit-Castel* avec lui avant onze heures du soir. Songe qu'il faut agir avec une extrême prudence... Mme Labarre sera là...

—Sa mère ! ! ! s'écria Pascal avec un geste de stupeur.

—Parfaitement.

—Mais c'est insensé !...

—C'est le comble de l'habileté, au contraire !... Un vrai coup de maître !... J'ai fait la conquête de Mme Labarre qui voit en moi, Dieu me pardonne, un mari futur ! Je l'ai invi-

$600.00 de Primes par an — Prime principale, $200.00

tée à souper au *Petit-Castel* où elle couchera et où nous passerons bucoliquement ensemble la journée de demain, sous les grands arbres, au bord de l'eau... Tu comprends à merveille que la présence de cette bonne dame dans ma maison, en ma compagnie, crée à mon profit le plus indiscutable de tous les *alibis*... Si par hasard il arrive un accident au fils, comment veux-tu que la mère puisse me soupçonner d'être pour quelque chose dans cet accident?

—Le moindre bruit peut lui donner l'éveil...

—Il n'y aura pas de bruit, tu le sais comme moi. D'ailleurs mes précautions seront prises et bien prises... J'agis au mieux de nos intérêts, garde-toi d'en douter...

—Parbleu! je sais que tu es habile, mais ton audace parfois m'effraye... Tu n'as pas autre chose à me dire?

—Pas autre chose, sinon qu'Angèle devra tantôt nous précéder au *Petit-Castel*, comme elle l'a fait le jour du bouquiniste Antoine Fauvel, et veiller aux apprêts du souper fin. Je lui donnerai d'ailleurs mes instructions avant son départ.

Angèle reçut les instructions de Jacques et se tint prête à partir dans l'après-midi.

L'heure de la consultation du docteur Thompson arriva et la foule afflua dans le salon d'attente.

Marthe, avant de reprendre son poste de caissière, avait adressé à Jacques son sourire habituel.

A six heures et demie, le docteur déclara la consultation terminée et remit au surlendemain les clients qui ne pouvaient passer ce jour-là.

L'orpheline lui rendit ses comptes.

Elle paraissait avoir oublié l'entretien de la veille. Son visage semblait même plus joyeux que de coutume, mais cette gaieté factice ne pouvait abuser le regard expérimenté de Jacques.

—En affirmant que son cœur est libre elle me trompe... se disait-il. Qui donc aime-t-elle?... Ah! je le saurai! il faudra bien que je le sache, et je plains mon rival!.. Il ne sera pas obstacle longtemps sur ma route!!..

Jacques chassa ses pensées noires, rasséréna son front assombri et prévint l'orpheline qu'il était obligé de s'absenter, qu'il la laisserait dîner seule et qu'il ne reviendrait que le lendemain dans l'après-midi.

—N'oubliez pas, ma chère Marthe, ajouta-t il, que ma première soirée musicale aura lieu lundi, et que c'est vous qui ferez avec moi les honneurs des salons de l'hôtel à mes invités...

—Je m'acquitterai de mon mieux d'une tâche dont j'ai si peu l'habitude, répondit la jeune fille, mais il se présente une question très embarrassante pour moi.

—Laquelle,, chère enfant?

—Comment m'habiller? Je suis encore en grand deuil de ma mère...

—Certes, je ne vous demanderai point de quitter vos vêtements de deuil, mais il ne s'agit point d'un bal. Ayez une robe noire d'une coupe un peu moins simple, et laissant deviner, sous les transparences de la dentelle, le haut de vos épaules... Avec un nœud de rubans dans vos beaux cheveux blonds, ce sera d'une correction parfaite et d'un charme infini Je ne vous recommande pas d'être gracieuse, vous êtes la grâce elle-même, mais je vous recommande l'assurance... Point d'embarras ni d'intempestive timidité... Songez que vous jouez dès à présent le rôle de maîtresse de cette maison, rôle qui deviendra pour vous un jour une réalité.

A ces mots Marthe tressaillit et devint successivement très pâle et très rose.

Au bout de quelques secondes elle réussissait à dominer son émotion ; cependant, elle murmura :

—Docteur, vous m'avez dit que vous m'aimiez...

—Et je vous le répète, Marthe. Je vous aime de toutes les forces de mon âme... Je vous aime autant qu'on puisse aimer...

—Eh bien! prouvez-le moi.

—Comment?

—En me faisant la promesse de ne plus me parler de votre amour jusqu'au moment où j'aurai quitté le deuil de ma mère.

—Presque une année! s'écria Jacques, presque une année à imposer silence à mon cœur!

—Je vous en serai si profondément reconnaissante! Oh! ne me refusez pas! Je vous le demande au nom de celle dont vous avez reçu le dernier soupir... Au nom même de l'affection que vous ressentez pour moi!

La voix de Marthe, quoique empreinte de tristesse et en quelque sorte mouillée de larmes, était douce et caressante.

Jacques éprouvait une sorte d'ivresse en écoutant parler la jeune fille.

Son cœur battait dans sa poitrine à grands coups irréguliers.

—Et au bout de cette année, demanda-t-il, vous ne m'imposerez plus silence quand je voudrai vous parler de mon amour?

—Je ne vous imposerai plus silence...

—Et vous me répondrez : *Moi aussi je vous aime.*

—Dieu seul connaît le secret de l'avenir... murmura l'orpheline, l'avenir est à Dieu...

—Mais vous me laisssez l'espérance?

—Je n'ai pas le droit de vous la refuser...

Et avec un sourire Marthe tendit sa main à Jacques.

Le misérable prit cette main charmante et la pressa contre ses lèvres avec un élan de passion qui fit courir un frisson sur la chair de l'orpheline.

—Soit! dit-il ensuite. Je cède... je cède, quoiqu'un an soit un siècle, mais je ne puis rien vous refuser... D'ailleurs vous me laissez l'espérance, et je vous aime si fort que vous finirez par avoir pitié et par abréger mon martyre... Non... non... ne me répondez pas... je veux garder mon illusion... je veux caresser mon rêve...

Et le docteur quitta la jeune fille.

Marthe avait longuement réfléchi depuis la veille, et les quelques mots qu'elle venait de répondre au pseudo-Thompson étaient le résultat de ses réflexions.

—Il faut à tout prix gagner du temps, s'était-elle dit.— Je m'abriterai derrière mon chagrin filial, derrière le deuil si récent que je porte... Je demanderai un an. D'ici là, si l'amour du docteur existe encore, bien des choses seront sans doute modifiées dans ma vie... J'aurai peut-être revu Paul...

La ruse innocente de l'orpheline venait d'obtenir un succès momentané, puisque Jacques Lagarde avait paru se soumettre sans murmurer trop.

Après l'échange de quelques dernières paroles avec Pascal Saunier, il était sorti de l'hôtel et, prenant une voiture, s'était fait conduire, au chemin de fer de Vincennes.

Se trouvant en avance, il entra dans un café où il attendit patiemment l'heure du rendez-vous donné par lui à Mme Labarre.

René Labarre, après avoir passé une partie de la journée à faire ses achats et ses préparatifs de départ était venu dîner avec sa mère.

Il ne portait plus la soutane de séminariste, mais un *complet* de drap bleu bien coupé qui mettait en valeur l'élégance de sa taille un peu frêle, et faisait ressortir la distinction de toute sa personne.

Malgré la pâleur anémique de son visage et la décoloration presque complète de ses lèvres, il était charmant, et nombre de femmes n'auraient pas mieux demandé que de le lui dire.

A sept heures et demie, la servante de Mme Labarre alla chercher un fiacre.

Le concierge l'aida à installer sur l'impériale une valise et un sac de nuit, et un instant après la mère et le fils se dirigeaient vers la gare d'Orléans.

Le train par lequel devait s'éloigner René partait à huit heures quarante-cinq minutes.

Les guichets n'étaient point ouverts encore.

Le jeune homme offrit son bras à sa mère, et tous deux se promenèrent à pas lents dans la salle d'attente, en causant à demi-voix.

200 Primes de $1.00 par an — Grande Prime, $200.00

Mme Labarre n'accordait à son fils, nous le savons, qu'une affection très calme, mais ce soir-là, pour la première fois de sa vie et sans aucun motif appréciable, elle paraissait prendre sa maternité au sérieux.

Le départ de René, départ dont elle aurait dû se réjouir, puisqu'il enlevait de son existence un élément de gêne et de contrainte, l'attristait. Elle envisageait la séparation avec une sorte d'angoisse vague et mal définie, mais réelle et poignante.

René parti, elle ne penserait certainement plus à lui au bout de dix minutes, mais il était encore là, et elle ne pouvait se défendre d'une émotion très vive.

Sa voix avait en lui parlant des intonations d'une douceur inaccoutumée.

Le jeune homme, habitué de longue date à une froideur complète et souvent agressive, s'étonnait de cette tendresse soudaine qu'il ne s'expliquait point.

—Vous semblez triste et préoccupée, ma mère, dit-il tout à coup ; je ne suppose pas que cette tristesse et cette préoccupation se doivent attribuer à mon départ...

Une larme monta aux paupières de Mme Labarre et roula sur sa joue.

—Tu te trompes, mon enfant, répliqua-t-elle en prenant et en serrant les mains de son fils, ton départ m'affecte beaucoup.

—Mais, pourquoi ? Vous le désiriez vous-même, ce départ... et d'ailleurs, je reviendrai...

—Sans doute... C'est une faiblesse d'esprit qui n'a point sa raison d'être, mais il me semble que cette séparation va nous porter malheur à tous les deux...

—Encore une fois, ma mère, vous l'avez voulu... Je ne songeais guère à m'éloigner, moi...

Mme Labarre baissa la tête.

René poursuivit :

—Quant à vos appréhensions elles témoignent, ainsi que vous-même venez de le dire, d'une certaine faiblesse d'esprit... Je n'y attache aucune importance et je vous engage à faire comme moi .. Vous croyez que cette séparation nous portera malheur... Moi je pense tout justement le contraire... J'ai foi dans l'avenir ! Vous doutez, moi j'espère !... Imitez l'exemple que je vous donne... L'espérance vaut mieux que le doute !

Un coup de cloche se fit entendre.

Les guichets venaient de s'ouvrir et l'heure avançait.

René quitta sa mère et alla prendre son ticket pour Tours.

Du guichet il se rendit dans la salle où on enregistrait les bagages et où on lui donna un bulletin qu'il serra dans son portefeuille, puis il vint rejoindre Mme Labarre.

Le moment de la séparation était arrivé.

La mère et le fils s'embrassèrent avec une effusion vraie. A cette minute, leurs deux cœurs battaient à l'unisson. Tant que se prolongea leur étreinte, ils s'aimèrent.

—Allons, cher enfant, adieu, ou plutôt au revoir, dit la veuve de l'avocat d'une voix un peu tremblante ; je serai bien heureuse à ton retour de t'embrasser comme je t'embrasse à ton départ... Songe qu'à dater de ce moment tu jouis de la liberté d'un homme. Sois homme... Pense à ton avenir... Soigne ta santé par-dessus tout, et reviens-moi fort et courageux...

—Soyez tranquille, ma mère... et merci, car je vois que vous m'aimez...

—Est-ce que tu en doutais ?

—J'en ai douté parfois... Mais maintenant je ne doute plus.

Mme Labarre et René s'embrassèrent une dernière fois, puis le jeune homme entra dans la salle des voyageurs de deuxième classe.

III

La veuve de l'avocat Labarre suivit un instant des yeux son fils.

Quand René eut disparu, elle essuya ses paupières humides, sortit de la salle d'attente et monta dans une voiture qui l'attendait à la porte.

—Où faut-il conduire madame ? demanda le cocher.

—Ici toutprès... à la gare de Vincennes.

Le fiacre roula vers le pont d'Austerlitz, sur lequel il s'engagea.

René, nous venons de le dire, était entré dans la salle des voyageurs.

Il laissa s'écouler deux ou trois minutes, puis il en ressortit, mais avec précaution, jetant un coup d'œil autour de lui afin de s'assurer que sa mère n'était plus là.

Ne la voyant pas, il courut au guichet où il avait pris son ticket, et qui allait fermer.

—Monsieur, dit-il à l'employé distributeur, je viens de vous prendre un billet de deuxième classe pour Tours, mais on me prévient à l'instant que ma présence à Paris ce soir est indispensable... Je partirai demain... Mon billet ne pourra pas me servir... Vous serait-il possible de me le rembourser ?

—Les règlements s'y opposent, monsieur, répliqua l'employé. Vous n'avez d'autre ressource que de trouver une personne partant pour Tours et qui s'arrange de votre billet ..

A ce moment un voyageur se présentait au guichet.

—Deuxième pour Tours... demanda-t-il.

—Voici tout justement votre affaire... dit l'employé à René.

Celui-ci offrit son ticket au voyageur qui accepta sans la moindre difficulté ; l'ex-séminariste ayant recouvré le prix de sa place, alla s'installer dans le café de la gare où il devait attendre que l'envoyé du docteur Thompson vint le prendre.

Ses bagages allaient partir sans lui ; mais peu lui importait ; il les réclamerait le lendemain, à Tours, à la consigne, en présentant son bulletin.

Le jeune homme se fit servir un soda à la glace, car il se sentait la gorge en feu, et tirant de sa poche son portefeuille, il prit quelques notes et mit en ordre divers papiers.

Ce portefeuille était assez rempli.

Il contenait les factures des objets achetés la veille, des lettres, des cartes de visite qu'il avait fait faire à l'adresse de sa mère, rue du Cherche-Midi.

René le dégonfla en mettant quelques-unes des cartes de visite dans une poche extérieure de son vêtement, puis, ayant achevé son petit travail de classification, il serra le portefeuille et prit un journal du soir.

Le temps lui paraissait effroyablement long, car il pensait à l'heure trois fois bénie où il allait se trouver en présence de Marthe.

A chaque instant son regard interrogeait la pendule du café, et de la pendule se dirigeait vers la porte, espérant y voir enfin paraître celui qui devait venir le prendre pour le conduire à la propriété du docteur Thompson.

Dix heures sonnèrent.

L'impatience de René devenait fiévreuse et se mêlait d'angoisse.

Allait-on donc lui manquer de parole ?

Aurait-il inutilement retardé son départ ?

En ce moment un homme, ayant l'apparence d'un cocher de bonne maison, parut sur le seuil du café et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

René sentit son cœur battre avec violence.

Les regards du cocher de bonne maison s'arrêtaient sur lui avec une obstination caractéristique.

Le jeune homme se leva.

Le cocher, en qui nos lecteurs ont reconnu Pascal Saunier, lui fit un signe.

Vivement René marcha vers lui et lui demanda d'une voix très basse :

—Est-ce moi que vous cherchez ?

—Oui, si c'est vous qui deviez partir pour Tours...

—C'est moi.

—Vous vous nommez ?

—René Labarre.

—Alors, c'est bien cela.

—Et vous, vous êtes envoyé par le docteur Thompson ?..

—Oui.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

—Je vais payer, et je vous suis.

Pascal sortit, tandis que René allait au comptoir payer le soda qu'il avait pris.

Personne n'avait fait attention à ce qui venait de se passer.

Le jeune homme à son tour quitta le café et rejoignit Pascal.

Ce dernier lui dit, du haut de son siège, en lui montrant la portière ouverte du coupé :

—Montez, monsieur...

—Où me conduisez-vous ? demanda l'ex-séminariste.

—A Créteil, chez le docteur.

—Quand y serons-nous ?

—Dans une heure.

—Partons...

René s'installa sur les coussins de la voiture et referma la portière ; Pascal Saunier fouetta son cheval qui partit au grand trot.

Le jeune homme, tout enfiévré d'émotion et d'amour trouvait bien lente son allure cependant très rapide, il aurait voulu lui voir des ailes, tant il avait hâte d'arriver chez le docteur Thompson où Marthe, croyait-il, l'attendait...

Pauvre René !...

***

Mme Labarre mit pied à terre à la gare de Vincennes, paya et renvoya son cocher, entra dans la salle de distribution des billets et chercha du regard celui qui devait l'y attendre.

Elle avait déjà oublié son fils ! Elle ne pensait qu'au rendez-vous donné, à la soirée charmante, à la journée délicieuse qu'elle allait passer en compagnie de l'homme séduisant en qui sa vanité de femme lui montrait un mari probable.

Jacques, se trouvant en avance, était entré au café de la Gare, nous le savons.

Ne l'apercevant pas, Mme Labarre consulta sa montre, vit que cinq minutes devaient s'écouler encore avant l'heure indiquée, et s'assit sur un banc, le regard tourné vers les grandes portes d'entrée.

Au bout de trois minutes, Jacques parut.

Elle se leva et alla à lui.

—Quoi, chère madame, arrivée la première, s'écria-t-il en serrant la main qu'elle lui tendait, j'en meurs littéralement de honte ! ! Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre.

—Je n'ai rien à vous pardonner, mon ami. Vous êtes plus qu'exact... C'est moi qui ai devancé l'heure.

—J'aurais dû la devancer comme vous !... Enfin, merci de votre indulgence !... J'espère que vous avez dîné légèrement ?

—Oh ! très légèrement... J'ai voulu garder intact mon appétit pour votre souper...

—Je vous en sais un gré infini...

—Quand partirons-nous ?

—Tout de suite...

Jacques quitta Mme Labarre pour aller prendre ses billets. Un instant après le train les emportait tous les deux.

De la gare d'arrivée ils se rendirent à pied au *Petit-Castel*. La soirée était belle et la distance courte.

Le pseudo-Thompson ouvrit la grille avec une clef qu'il tira de sa poche et traversa la cour avec sa compagne en se dirigeant vers le perron.

Au moment où ils allaient l'atteindre la porte de la villa s'ouvrit, et Angèle parut sur le seuil, un flambeau à la main.

En voyant une femme qui n'était à coup sûr point une servante, Mme Labarre éprouva un sentiment de surprise, presque de confusion, et baissa son voile.

Jacques comprit à merveille ce qui se passait dans son esprit et se hâta de dire :

—Chère madame, permettez-moi de vous présenter ma cousine Angèle, la plus gracieuse et la plus dévouée des parentes. Je lui ai beaucoup parlé de vous déjà, de notre commune sympathie, et elle est prête à reporter sur vous une grande partie de l'affection qu'elle éprouve pour moi.

—Affection qui sera bien partagée, madame... répliqua gracieusement Mme Labarre en tendant la main à Angèle qui la prit en souriant.

—La connaissance est faite ! s'écria Jacques d'un ton joyeux. Vous voilà bonnes amies !...

Puis il demanda :

—Le souper est-il prêt ?

—Il le sera quand vous voudrez, cousin...

—Ce sera donc bientôt, car nous mourons de faim ; mais d'abord, chère cousine, soyez assez aimable pour conduire madame dans la chambre qu'elle occupera cette nuit et où elle se débarrassera de son chapeau et de sa pelisse.

—Venez donc, chère madame.

Et Angèle conduisit la nouvelle venue à la chambre qu'avait habitée Marthe pendant son séjour à la villa.

Jacques se rendit au salon, brillamment éclairé, et où par exception le couvert était mis, car c'était dans cette pièce, et non dans la salle à manger, que le souper devait avoir lieu.

Il s'assura de la fermeture hermétique non seulement des fenêtres, mais des volets intérieurs, puis il s'approcha d'une console sur laquelle se trouvaient plusieurs bouteilles de liqueurs.

Il prit une de ces bouteilles dont l'étiquette annonçait un produit des îles et dont le contenu offrait une admirable teinte d'un jaune d'or ; il la déboucha, en enleva la valeur d'à peu près un petit verre et à la place il versa la même quantité du liquide renfermé dans un petit flacon de cristal qu'il tira de sa poche.

Ceci fait il reboucha la bouteille et la remit à l'endroit où il venait de la prendre.

Un instant après, Angèle arrivait au salon avec Mme Labarre.

On se mit à table.

Une partie du souper, consistant en une galantine truffée, un filet de bœuf froid à la gelée, une mayonnaise de volaille, des foies gras en bellevue, et un magnifique buisson de grosses écrevisses, était servie d'avance.

Le vin de champagne, en attendant qu'il succédât au Château-Laroze, se frappait dans la glace des rafraîchissoirs.

Le souper, ce souper qui devait être en quelque sorte le prologue d'un crime, fut singulièrement gai.

Angèle retrouvait, pour l'animer, le bruyant entrain et les mots drôles dont elle avait l'habitude pendant les beaux jours de sa jeunesse accidentée.

Mme Labarre riait aux éclats, et tout en riant elle buvait alternativement le Château-Laroze tiédi et le vin de Champagne frappé que Jacques versait sans relâche dans ses deux verres, et peu à peu elle se grisait sans s'en apercevoir.

Un peu avant onze heures elle parlait toujours, et beaucoup, mais d'une voix devenue pâteuse, et ses paroles n'offraient aucun sens ; elle continuait à rire aux éclats, mais son rire n'avait plus de motif.

Angèle apporta sur la table le café et les spiritueux.

Jacques remplit un petit verre de l'or en fusion contenu dans la bouteille de liqueur des îles, et le présentant à Mme Labarre, lui dit :

—Goûtez ceci, chère madame... Je vous le recommande... C'est exquis...

La veuve de l'avocat vida goutte à goutte le petit verre en poussant des exclamations de plaisir, mais à peine venait-elle de le reposer vide sur la table que ses yeux se fermèrent, sa tête roula d'une épaule à l'autre, puis s'appuya sur l'épaule et ne remua plus...

—Elle dort ! dit Jacques à haute voix. Elle dort si profondément que le tonnerre tombant à côté d'elle ne la réveillerait pas...

—Ne serait-il point à propos de la porter dans sa chambre et de l'étendre sur son lit ? dit Angèle.

—Gardons-nous en bien !...J'ai mon plan. C'est ici qu'elle a fermé les yeux...C'est ici qu'elle doit les rouvrir...

Le pseudo-Thompson sortit du salon, suivi par Angèle, et après avoir fermé la porte à double tour derrière lui, se rendit à la salle à manger.

—Qu'y a-t-il à faire ? demanda Angèle.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

—Préparons l'appareil et ne perdons pas une minute, répondit-il.

Tous deux passèrent dans l'office connu de nos lecteurs.

L'appareil pulvérisateur de liquides fut mis en état de fonctionner, muni de la dose suffisante de kérosélène, et Jacques introduisit le tuyau de caoutchouc dans le tube de fer qui traversait la muraille et débouchait dans la salle à manger.

A peine ces préparatifs étaient-ils achevés que le roulement d'une voiture menée à grande vitesse se fit entendre sur la route.

—C'est Pascal, dit Jacques, allez lui ouvrir la grille...

Angèle sortit de la villa.

La voiture venait de faire halte. Ses lanternes allumées jetaient de vives lueurs.

La prétendue cousine du docteur Thompson se dirigea vers la grille qu'elle fit tourner sur ses gonds, et qu'ensuite elle referma solidement, tandis que le coupé allait se ranger près du petit bâtiment des écuries.

Pascal sauta en bas de son siège et ouvrit la portière à René Labarre qui demanda ?

—Nous sommes arrivés ?

—Oui, monsieur.

Angèle venait de rejoindre les deux hommes.

—Monsieur, dit-elle, M. le docteur Thompson vous attend avec impatience...Je vais vous guider...

René suivit Angèle qui le conduisit à la salle à manger où Jacques Lagarde, assis auprès de la table, sous la lumière de la lampe, faisait semblant de lire un journal.

Il se leva en voyant entrer le jeune homme et lui tendit la main en souriant.

—Ah ! que le temps m'a semblé long, cher docteur, s'écria le fils de Mme Labarre ; savez-vous que là-bas, dans ce café où je me morfondais, je commençais à me croire oublié !...

—Vous voyez que vous m'accusiez à tort ! Je n'ai cessé de penser à vous.

—Donnez-moi vite des nouvelles de Mlle Marthe...

—Elle est presque complètement remise ..Elle vous attend.

—Vous lui avez donc parlé de moi ?

—Il le fallait bien pour la préparer à l'aveu que vous allez lui faire.

René rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Se souvient-elle seulement de moi ? balbutia-t-il.

—Oh ! parfaitement. Et pourquoi n'avouerai-je pas que sous votre costume de séminariste elle vous avait remarqué ?

IV

—Elle m'a remarqué ! ..répéta le jeune homme avec une vive expression de joie, puis, timidement, il ajouta : Et je ne lui déplaisais pas ?

—Au contraire...répondit Jacques en souriant.

—J'ose à peine vous croire. Je n'aurais jamais espéré un si grand bonheur !...Il me semble que je fais un rêve...

—Un rêve qui n'aura point de réveil...

—Et je verrai Mlle Marthe ce soir ? Je lui parlerai ?

—Dans quelques minutes...Je vais la prévenir de votre arrivée...Veuillez patienter un instant...

Jacques laissa René Labarre seul plongé dans une véritable ivresse qui détruisait l'équilibre de ses facultés morales et l'empêchait de s'étonner de quoi que ce fût.

En sortant, le pseudo-Thompson avait poussé sans bruit le verrou de la porte séparant la salle à manger du salon où dormait Mme Labarre.

Il rejoignit Pascal qui venait de quitter sa livrée, et qui l'attendait à l'office.

—Eh bien ? lui demanda l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux.

—Tout s'est passé comme je l'avais prévu. La mère est endormie...

—Si elle se réveillait ?

—Impossible...Tu dois bien penser que j'ai pris mes précautions...Son sommeil durera jusqu'au matin, et rien ne pourrait l'interrompre...

—Procédons, alors...

Jacques tira sa montre de son gousset et, les yeux fixés sur les aiguilles, il pressa de la main droite la boule creuse de caoutchouc du vaporisateur.

L'appareil agit aussitôt, imprégnant de kérosélène pulvérisé l'atmosphère de la pièce voisine où se trouvait René Labarre.

Ce dernier avait les yeux tournés vers la porte qui devait, en se rouvrant, lui laisser voir Marthe et le docteur.

Son odorat fut frappé soudain par un parfum exquis.

Il lui sembla que l'arome embaumé d'une gerbe de fleurs lui caressait le visage.

D'où cette odeur enivrante pouvait-elle venir ?

René ne chercha même pas à s'en rendre compte, se contentant de respirer à pleines narines, et savourant avec délices cette jouissance inattendue.

Tout à coup il sentit ses paupières devenir lourdes et s'abaisser sur ses yeux.

En même temps, il lui sembla que le parquet se dérobait sous ses pieds.

Vainement, il essaya de se lever. Il resta cloué sur son siège.

Il tenta de prononcer quelques mots. Sa langue n'obéit pas à sa volonté et ce fut un son rauque, inarticulé, qui s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes.

Ses deux bras, qu'il voulut étendre, retombèrent inertes le long de son corps, sa respiration devint inégale et bruyante.

Il dormait, comme avant lui s'étaient endormis à la même place son oncle Antoine Fauvel d'abord, puis Amédée Duvernay et la belle Virginie, tous frappés d'anesthésie.

Comme ceux-là, le pauvre enfant devait passer sans transition du sommeil à la mort.

Nous ne raconterons pas les détails du crime. Ces détails effrayants, nos lecteurs ne les connaissent que trop.

Une demi-heure plus tard, la médaille commémorative avait passé du cou de René Labarre aux mains de ses meurtriers, en même temps que son portefeuille renfermant des papiers propres à faire établir son identité.

L'intention de Jacques et de Pascal était que le cadavre de leur victime fût conduit à la Morgue par ceux qui le trouveraient.

A minuit et demi, ils portaient dans le coupé ce cadavre exsangue, Jacques s'installait à côté de lui, Pascal montait sur le siège, la voiture funèbre descendait la route de Gravelle, traversait le pont de Charenton, puis celui d'Ivry, enfilait le chemin conduisant à Choisy-le-Roi, et s'arrêtait à proximité de la ligne ferrée de Paris à Orléans, dans un endroit un peu élevé dominant la voie.

Là Pascal mit pied à terre, s'avança jusqu'à l'extrême bord du talus du chemin de fer, et regarda avec attention à droite et à gauche, aussi loin que la vue pouvait s'étendre dans les ténèbres.

Tout était silencieux, tout paraissait désert.

De gros nuages orageux, courant sur la surface du sol, masquaient le croissant de la lune et rendaient l'obscurité plus compacte.

Pascal redescendit près de Jacques et lui dit :

—Rien à craindre ! un temps fait exprès. Dépêchons-nous d'en finir !

Les deux portières du coupé furent ouvertes ; Pascal aidé de l'aide de son complice chargea sur ses épaules le corps de René et portant ce fardeau sinistre gagna de nouveau le bord du talus.

Une fois arrivé près du grillage qui défendait l'abord de la voie, il imita le mouvement d'épaules des forts de la Halle qui blé déchargeant un sac de farine, et il lança le cadavre de l'autre côté de la clôture.

Cela fait, il enjamba sans trop de peine cette clôture, se trouva sur la voie ferrée, prit le corps par-dessous le bras, le traîna pendant quelques pas et le plaça en travers sur les deux rails

$600.00 de Primes par an — Prime principale, $200.00

Une minute plus tard, il avait rejoint le docteur.

—C'est fait... lui dit-il, partons...

—Un instant...répliqua Jacques en prêtant l'oreille. Ecoute.

—Quoi ?

—Un train qui vient à nous...

—De quelle direction ?

—Du côté de Choisy-le Roi...

—Sur quels rails as-tu posé le *maccabée ?*

—Sur ceux où le train qui vient va passer.

—Le voici.

On voyait en effet dans la nuit profondre poindre les deux lanternes placées à la tête de la locomotive comme les yeux flamboyants de quelque monstre apocalyptique.

—Vite à la bride du cheval ! commanda Jacques à Pascal. Il pourrait prendre peur et s'emballer, ce qui serait pour nous un fort embarras...

Pascal courut saisir les guides..

Il n'était que temps.

Le cheval donnait des signes manifestes d'effarement. Cependant Pascal vint à bout de le maîtriser.

Le train venait à toute vitesse, accompagné d'une trépidation qui dans le silence de la nuit semblait formidable.

Rapide comme l'éclair, il pasa, laissant broyé derrière lui le corps de René.

A trois heures du matin Jacques et son complice étaient de retour au *Petit-Castel.*

Pascal s'occupa de remiser la voiture et de mettre le cheval à l'écurie, tandis que Jacques rentrait au salon.

Angèle, étendue sur un canapé, s'endormait et se réveillait tour à tour.

Mme Labarre, les coudes sur la table, sa tête soutenue par ses mains, continuait à dormir d'un sommeil léthargique.

Les bougies des candélabres achevaient de brûler, éclairant le dessert au pillage et les bouteilles vides.

Jacques s'assit en face de cette mère dont il venait de tuer l'enfant !

Quand arriva le jour et quand l'effet du narcotique ayant cessé de se produire, Mme Labarre ouvrit les yeux, elle n'eut pas tout d'abord un sentiment bien net de la situation.

Elle jeta autour d'elle un regard stupéfait, ne reconnaissant pas l'endroit où elle se trouvait et croyant continuer un rêve.

Mais la présence du docteur Thompson qui, les épaules appuyées au dossier de sa chaise et la tête penchée sur sa poitrine, semblait profondément endormi, raviva brusquement ses souvenirs.

A cette minute précise Jacques fit un mouvement léger, souleva l'un de ses bras, redressa la tête et ouvrit les yeux, jouant avec son talent accoutumé la petite comédie de l'homme qui s'éveille.

Son regard et celui de Mme Labarre se croisèrent.

Leurs lèvres échangèrent un sourire.

—Ah ! mon ami, balbutia la veuve avec une apparente confusion, comme il est traître, votre vin de Champagne ! ! On ne se doute rien, et, crac ! on se trouve prise !... Une seule chose me console un peu... Vous n'avez pas mieux résisté que moi, vous, un homme ! Donc je n'ai pas trop à rougir de ma défaite.

Pendant quelques minutes on madrigalisa, puis Jacques proposa une promenade matinale dans le parc, ce qui fut acceptée.

Radieuse était la matinée.

Le soleil, se levant dans un ciel pur, criblait de ses flèches d'or les pelouses, à travers les feuilles des grands arbres, et moirait de traînées de feu les faibles rides de la Marne.

La journée s'annonçait splendide.

Elle passa rapidement, du moins pour Mme Labarre, en promenades sur l'eau et en distractions de toutes sortes, et ce fut en poussant un grand soupir que la veuve de l'avocat reprit après dîner le chemin de Paris.

A dix heures du soir elle rentrait dans son appartement de la rue du Cherche-Midi.

En même temps qu'elle, Jacques, Angèle et Pascal avaient quitté le *Petit-Castel.*

Rue de Miromesnil ils retrouvèrent Marthe qui, malgré sa solitude absolue ne s'était point ennuyée une minute. Son esprit occupé de prévoir les conséquences funestes que pouvait entraîner pour elle l'amour imprévu du docteur Thompson ne lui permettait même pas de trouver lente la marche du temps.

Rejoignons Raymond Fromental.

Sa journée du samedi, consacrée tout entière à chercher l'emploi des dernières heures d'Amédée Duvernay et de Virginie, s'était terminée sans que le moindre indice fût venu le mettre sur une piste quelconque.

Mêmes démarches le dimanche matin et même insuccès.

Il rentra chez lui presque complètement découragé et ne conservant qu'un bien vague espoir de débrouiller cette mystérieuse affaire.

Après avoir déjeuné, il s'habilla et prit le chemin de la rue de Tournon ; il allait à l'hôtel de Chatelux.

La veille de ce jour Mme de Chatelux, peut-être ne l'a-t-on pas oublié, avait dû rendre visite, dans son intérêt, au secrétaire du ministre de la justice, et il désirait connaître le plus tôt possible le résultat de cette démarche.

Il se fit annoncer et la comtesse le reçut aussitôt.

En franchissant le seuil du salon, Fromental éprouvait une agitation violente.

Son avenir, l'avenir de son fils, se trouvaient en jeu.

Quel coup pour lui si la comtesse lui apprenait que sa requête était repoussée !

Mme de Chatelux l'accueillit le sourire sur les lèvres.

Ceci parut de bon augure à Raymond qui sentit son cœur moins serré.

—Je vous attendais, mon ami...lui dit la comtesse. Réjouissez-vous, car j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer... J'ai vu hier, comme je vous l'avais promis, le secrétaire du ministre, dont l'influence sur Son Excellence est grande... Je lui ai raconté jusque dans les moindres détails votre passé, votre existence actuelle, votre situation particulière... Ma conviction me donnait quelque éloquence, à ce qu'il paraît, car j'ai réussi à l'émouvoir... Ses yeux étaient humides... J'en suis fière, car humecter les paupières d'un secrétaire de ministre, ce n'est pas un mince mérite... Bref, il se chargera de votre supplique et, bien plus, avant de la placer sous les yeux de Son Excellence, il la fera dûment apostiller par le préfet de police qui peut attester, mieux que personne, l'étendue des services rendus par vous... Etes-vous satisfait ?

Raymond tremblait de joie.

Les larmes jaillissaient de ses yeux.

—Oh ! madame... madame... dit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante. Vous venez de me rendre bien heureux... Je pourrai donc espérer la liberté complète. Briser la chaîne dont le poids me tue ! Consacrer les derniers jours de ma vie à veiller sur mon cher enfant, sans craindre de le voir apprendre ce que j'ai été, ce que je suis, et rougir de son père !

—Vous pourrez tout cela, mon cher Raymond... Donc, soyez calme et espérez !

—Ah ! madame, je n'espère qu'en vous !

—Et vous avez raison de compter sur moi, car je ferai tout pour vous servir...

—Permettez-moi de vous demander quand vous devez revoir le secrétaire du ministre ?..

—Il m'a prévenue qu'il me rendrait une visite dans la soirée de mardi et qu'il emporterait votre requête. Il faut donc la rédiger au plus vite et me l'apporter mardi matin... J'emploierai la journée à la faire apostiller par plusieurs personnes influentes.

—Mardi matin, j'aurai l'honneur de la remettre en vos mains.

—Très bien... Maintenant, parlons de votre fils et du mien... Avez-vous vu Fabien à Créteil ?

—Non, madame.

—Comment cela se fait-il ?

—Rappelé par un ordre inattendu de la préfecture, j'ai dû quitter Créteil vendredi.

—Quand y retournerez-vous ?

200 Primes de $1.00 par an — Grande Prime $200.00

—Hélas ! je ne sais pas.

—Que pense Paul de ce départ inattendu ?

—J'ai prétexté un voyage dont la durée était incertaine...

—Avez-vous fait des démarches concernant cette jeune femme ou cette jeune fille dont le cœur et l'esprit de Paul sont si préoccupés ?...

—Je les ai commencés... mais j'ai été obligé de les interrompre ; je les reprendrai aussitôt que cela me sera possible, et j'espère arriver à un résultat.

—La jeunesse est légère... D'ici là, Paul aura peut-être oublié...

—Je le voudrais, mais j'en doute... Le pauvre enfant est vraiment épris, et je m'en afflige, car je tremble que cet amour ne soit pour lui une source de déceptions et de chagrins...

—Raymond, vous voyez tout en noir !

—Est-ce ma faute, madame, si la vie est étrangement sombre !..

Madame de Chatelux mit le baume de ses bonnes paroles sur la nouvelle blessure du cœur de ce père affligé, et Fromental se retira pénétré de reconnaissance.

Rentré chez lui, il se mit immédiatement au travail.

Il s'agissait de rédiger la supplique qu'il adressait au ministre qu'il devait, le surlendemain, porter à la comtesse.

A une heure du matin il avait terminé le brouillon de cette requête qu'il se proposait de mettre au net le lendemain.

Brisé de fatigue il se coucha.

V

Le lendemain de ce dimanche passé d'une manière si agréable au *Petit-Castel*, en compagnie du docteur Thompson, qu'elle croyait sérieusement épris et en qui, de la meilleure foi du monde, elle voyait un mari futur, Mme veuve Labarre s'était levée de fort joyeuse humeur.

Contente d'elle-même en face du grand miroir qui lui renvoyait son image, et se trouvant rajeunie, elle avait donné à sa toilette et surtout à sa coiffure des soins particuliers, disposant avec art les longues torsades de ses cheveux bruns où n'apparaissaient que de loin en loin quelques fils d'argent aussitôt arrachés.

A dix heures et demie, après avoir passé sur sa figure un léger nuage de veloutine, elle se déclara de tout point correcte, et en attendant le moment de se mettre à table, elle laissa sa pensée s'envoler vers le docteur Thompson, l'homme le plus séduisant, lui semblait-il, qu'elle eut jamais vu.

A onze heures, comme elle allait passer à la salle à manger, un coup de sonnette se fit entendre dans l'antichambre.

Une minute après, sa servante venait lui dire :

—Madame, il y a là un monsieur qui désire vivement obtenir de madame un moment d'entretien...

—Quel est ce monsieur ? demanda la veuve. Est-ce que je le connais ?

—Je ne sais pas si madame le connaît, mais moi je ne l'ai jamais vu.

—Quel air a-t-il ?

—L'air d'un monsieur tout à fait comme il faut... On dirait un magistrat .. Il vient exprès de Choisy-le-Roi pour voir madame...

—De Choisy-le-Roi... répéta Mme Labarre fort intriguée. Je n'ai là aucune relation, directe ou indirecte... C'est singulier... Enfin, faites entrer dans le salon...

Le visiteur était un homme d'une quarantaine d'années, rasé soigneusement sauf une paire de favoris en nageoires, fort bien de sa personne, d'apparence distinguée, vêtu de noir et cravaté de blanc.

Après l'échange d'un salut il demanda !

—C'est bien à Mme Labarre, veuve de l'avocat très distingué de ce nom, que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui, monsieur. Veuillez vous asseoir.

De la main la veuve désigna un siège à l'étranger, s'assit elle-même et reprit :

—J'attends, monsieur, que vous veuillez bien m'expliquer le motif de votre visite...

—C'est ce que je vais faire, madame, mais je dois auparavant vous prier de me permettre de vous adresser quelques questions.

—Des questions, à moi ? s'écria la maîtresse du logis très surprise.

—C'est indispensable... Oh ! soyez sans crainte, madame. Elles ne seront point indiscrètes...

—Questionnez-moi donc, monsieur... j'attends...

—Vous avez un fils, madame ? commença le visiteur.

—Oui, répondit la veuve, prise d'une soudaine inquiétude.

—Votre fils est-il absent de Paris en ce moment ?

—Il est absent, oui, monsieur.

—Sans doute il voyage ?

—En effet.

—Depuis combien de temps vous a-t-il quittée ?

—Depuis samedi soir.

—Où allait-il ?

—A Tours.

—Vous en êtes certaine ?

—Mais assurément ! Je l'ai conduit moi-même au chemin de fer.

—Quel chemin de fer ?

—Celui d'Orléans.

—Votre fils est âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, n'est-ce pas, madame ?

—Il a dix-neuf ans. Mais pourquoi toute cette enquête, monsieur ? Venez-vous donc me faire une communication quelconque relative à mon fils ?

L'étranger semblait embarrassé.

Son hésitation à répondre était visible.

Cependant il fallait se décider, et rompre un silence inexplicable.

—Hélas ! madame, murmura-t-il, les quelques renseignements que vous venez de me donner rendent le doute impossible.

—Le doute... répéta Mme Labarre de plus en plus inquiète. Je ne vous comprends pas... Vos réticences... le mystère dont vous vous entourez me préoccupent et m'alarment... Encore une fois que signifie cette enquête au sujet de mon fils ? Aurait-il commis quelque imprudence ? Quelque faute ?.. Sa jeunesse serait son excuse...

—Ni imprudence, ni faute, madame... Au lieu d'être coupable le pauvre enfant a été victime...

—Victime ? Il avait sur lui quelque argent... On l'a volé peut-être ?..

—Non, madame.

—Mais alors, quoi ? Que lui est-il arrivé ?

—Mon Dieu, madame, vous me voyez ému, troublé, tremblant devant vous. Mon embarras, mon émotion, doivent vous laisser supposer quelque chose de grave...

—Quelque chose de grave ! s'écria Mme Labarre qui commençait à redouter sérieusement un malheur. Au nom du ciel, expliquez-vous, monsieur ! ! Mon fils est-il malade ? Est-il blessé ?..

Le visiteur baissa la tête.

—Mais répondez-moi, monsieur !.. répondez-moi donc ! ajouta la veuve de l'avocat. Votre silence est effrayant, savez-vous ! Il pourrait me laisser croire que mon fils est mort !

—Je suis chargé pour vous d'une mission bien pénible, madame... bien douloureuse... Au moment de m'en acquitter les paroles expirent sur mes lèvres...

—Achevez... achevez, monsieur... Tout est préférable à l'incertitude que j'éprouve, aux angoisses que j'endure. Mon fils est mort, n'est-ce pas ?..

—Oui, madame...

Nous le savons depuis longtemps, la veuve de l'avocat n'éprouvait pour René qu'une affection très calme.

Cependant nous devons lui rendre justice et déclarer que cette nouvelle imprévue, foudroyante, produisit sur elle une impression terrible.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

Une mère, si peu mère qu'elle soit, a dans le cœur des fibres endormies qui se réveillent et vibrent à un moment donné.

A moins d'être absolument un monstre, et grâce à Dieu les monstres complets sont rares, une mère pleure toujours son enfant.

En ce moment, nous prenons sur nous de l'affirmer, Mme Labarre oublia même qu'avec René disparaissaient ses chances de fortune à venir.

Elle devint livide, chancela, se tordit les mains.

—Mort ! bégaya-t-elle avec un désespoir sincère. Non ! Non ! c'est impossible et je ne vous crois pas !... Il était, samedi, plein de vie... tout joyeux... ivre de liberté... On ne meurt pas brusquement à son âge... en pleine santé... Dites-moi qu'il est blessé, qu'il est malade, qu'il est en danger peut-être, mais qu'il n'est pas mort !...

—Hélas ! madame, je ne puis mentir... Vous m'avez bien compris tout à l'heure...

Un torrent de larmes jaillit des yeux de Mme Labarre.

Des sanglots convulsifs soulevèrent sa poitrine, en même temps que des plaintes et des gémissements entrecoupés s'échappaient de ses lèvres.

Au bout de quelques minutes, à cette crise violente succéda une accalmie relative.

Dès qu'il lui fut possible d'articuler quelques mots, la veuve de l'avocat balbutia :

—Mais où est-il mort ? Comment ? est-il mort ?

—Des employés du chemin de fer l'ont trouvé, hier matin, couché en travers de la voie, sur les rails, près de Choisy-le-Roi, et presque broyé.

—Oh ! mon enfant !... mon enfant !... cria Mme Labarre, saisie d'une nouvelle crise de douleur.

Puis brusquement, relevant la tête, elle demanda :

—Mais comment êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ? Qui vous prouve que le mort dont vous me parlez est mon fils ?

—Hélas, à cet égard, le doute est impossible... Une des poches de son pardessus renfermait des cartes de visite... Son nom, le vôtre, et votre adresse se lisaient sur les cartes...

—Mais où est-il, maintenant ?... Où est-il, mon pauvre enfant ? balbutia la veuve, les yeux hagards, les lèvres blanches.

—Son identité étant constatée, madame, notre devoir, devoir cruel !... était de l'amener à votre domicile... le sien...

—Que dites-vous, monsieur ?... il est ici ? mon enfant est ici ?

—Le corps de votre fils est en bas, dans une voiture, et je n'attends qu'un ordre de vous pour le faire monter dans votre appartement par les hommes qui m'accompagnent.

—Je vais le chercher avec vous, monsieur ! fit la veuve en délire.

—Du calme, je vous en supplie, madame, et surtout du courage ! Attendez, je vous le conseille...

Mme Labarre avait essayé de se tenir debout, mais trahie par ses forces, et surtout par ses nerfs, elle était retombée sur un siège et, sa tête entre ses mains, sanglotait.

La servante venait d'entrer dans le salon, en proie à un effarement complet.

Ayant entendu par une fenêtre ouverte le bruit qui se faisait dans la rue autour de la voiture renfermant le cadavre et qu'entourait une foule compacte, elle était descendue curieusement, elle avait vu et elle remontait épouvantée, presque folle.

—Ah ! madame... madame... pauvre madame... s'écria-t-elle, quel malheur !... Quel horrible malheur !... Qu'est-ce que nous allons faire ?...

Ce fut le visiteur qui répondit :

—Ce qu'il faut faire avant tout, c'est de préparer le lit dans la chambre où couchait d'habitude ce malheureux jeune homme... Allez !... Allez vite !...

La servante sortit pour obéir.

L'étranger, qui n'était autre que le commissaire de surveillance administrative de la gare de Choisy-le-Roi, descendit rapidement et donna l'ordre de monter le corps.

Deux hommes d'équipe du chemin de fer escaladèrent la tapissière qui renfermait le cadavre étendu sur de la paille et enveloppé de serge noire, ils le soulevèrent avec précaution et, chargés de ce lugubre fardeau, ils gravirent l'escalier.

Mme Labarre, se cramponnant à l'un des montants de la porte, attendait sur le seuil de son appartement.

En voyant cette masse inerte elle fut saisie d'un tremblement nerveux, et pour ne pas tomber il lui fallut le secours du commissaire de Choisy-le-Roi, qui se trouvait de retour à côté d'elle.

Soutenue par lui, elle suivit en chancelant les deux hommes auxquels la servante indiquait le chemin de la chambre du mort.

On déposa sur le lit le cadavre toujours enveloppé de sa serge noire, et les deux hommes se retirèrent.

La veuve s'avança vers le lit et étendit la main vers cette serge.

—Oh ! madame, lui dit vivement le messager de mauvaises nouvelles, ce serait un spectacle hideux... Par pitié pour vous-même, épargnez-vous cette vue qui ne pourrait qu'aviver vos douleurs et rendre votre blessure plus saignante...

—J'aurai du courage, monsieur... répliqua Mme Labarre en pleurant ; j'aurai du courage... mais je veux le revoir une dernière fois...

Tout en parlant ainsi, elle écarta la serge noire.

Mais aussitôt elle recula terrifiée, anéantie par l'épouvante, en voilant ses yeux avec ses deux mains.

Le spectacle était hideux en effet.

L'étoffe en lambeaux des vêtements laissait voir les chairs lacérées, les os broyés.

La tête seule, restée intacte, ne tenait plus au tronc que par quelques lambeaux de chair.

La servante s'abattit sur ses deux genoux et se mit à murmurer des prières.

Mme Labarre n'osait plus regarder.

Elle se laissa tomber sur un siège.

—Ah ! c'est horrible ! c'est horrible !... bégaya-t-elle d'une voix étranglée, je ne survivrai pas au coup effroyable qui me frappe !!...

Puis, presque sans transition elle ajouta, s'adressant à sa servante :

—Julie, descendez chez le concierge... qu'il coure à l'hôtel du docteur Thompson, rue de Miromesnil... qu'il le trouve... qu'il l'attende au besoin... qu'il le prévienne... qu'il le ramène... je me sens mourir... lui seul peut me sauver...

Julie sortit précipitamment.

A peine était-elle dans l'escalier que Mme Labarre perdit connaissance.

—Votre maîtresse est évanouie... dit le visiteur à Julie quand elle rentra. Il faudrait l'éloigner de cette pièce... Il importe qu'en revenant à elle-même elle n'ait plus ce spectacle sous les yeux.

—Eh bien ! monsieur, il n'y a qu'à la rouler jusqu'à sa chambre.

Rien n'était plus facile, Mme Labarre se trouvant dans un fauteuil et ce fauteuil étant pourvu de roulettes. Le transbordement, si nous pouvons nous servir de cette expression, fut opéré en quelques secondes.

***

Nos lecteurs n'ont point oublié, nous l'espérons du moins, que ce même jour, lundi, allait avoir lieu la fête par laquelle le docteur Thompson pendait en quelque sorte la crémaillère.

Cette soirée d'inauguration devait être brillante, aussi depuis le matin tout était sens dessus dessous dans l'hôtel de la rue de Miromesnil.

Les tapissiers, les décorateurs, les fleuristes avaient pris possession de la maison, posé des tentures, disposant des massifs de plantes rares dans le grand escalier, doublant le nombre des lustres, triplant celui des appliques, mettant partout de la verdure et des fleurs.

Jacques Lagarde et Pascal Saunier comptaient beaucoup

Ce numéro vous donne une chance de gagner $200.00

sur cette fête qui ne pouvait manquer de produire le plus grand effet comme réclame, et d'augmenter le nombre des hautes relations du docteur.

Or, ces relations étaient le plus puissant, le mieux trempé des boucliers contre les soupçons possibles, puisqu'elles délivraient à Thompson un brevet d'indiscutable honorabilité.

A qui d'ailleurs l'idée aurait-elle pu venir de le soupçonner ?

La préfecture de police, qui s'occupe toujours un peu des étrangers au moment où ils arrivent à Paris, entourait de considération le spécialiste américain déjà célèbre.

Il avait des amis parmi les médecins légistes. Il était riche, il passait à bon droit pour savant, enfin la mode l'adoptait Où trouver des garanties plus solides que celles-là ?

Est-ce qu'un personnage possédant un hôtel payé comptant où il invite l'élite de Paris pourrait se rendre coupable d'un crime ou même d'un délit ?

Evidemment jamais ''

VI

Angèle et Marthe se multipliaient pour surveiller les préparatifs de la fête.

Jacques et Pascal étaient tous deux enfermés dans le cabinet du docteur Thompson, assis en face de son bureau et ayant sous les yeux trois médailles placées l'une à côté de l'autre devant eux.

La première de ces trois médailles était celle trouvée dans le coffret du comte de Thonnerieux.

Les deux autres avaient été volées sur les cadavres de la belle Virginie et de René Labarre.

Pascal et Jacques les examinaient attentivement.

—Il est hors de doute, disait Jacques, que chaque mot gravé sur chacune de ces médailles est détaché d'une phrase qui, complète, nous indiquerait l'endroit où se trouvent les millions. Ceci résulte des termes même du testament ; mais nous nous obstinerions vainement à chercher la clef du mystère sans avoir toutes les médailles... Le succès ne deviendra possible que lorsque nous aurons les autres... Tu m'écoutes à peine... ajouta le pseudo-Thompson, à quoi penses-tu ?

—Je cherche, répondit Pascal, ce que peuvent signifier les mots des trois médailles que nous possédons en les rangeant par ordre de numéros.

2	3	4
Des	*Granges*	*de*
Septième	*dalle*	*noire*
Comptant	*à*	*partir*

Et il lut :

—*Des Granges de—Septième dalle noire—Comptant à partir.*

Jacques haussa les épaules.

—Impossible de deviner ce logogriphe ! s'écria-t-il ensuite, l'argent est caché sous une *dalle noire*, mais où ? et cette dalle est-elle la *septième*, la *vingt-septième* ou la *trente-septième* ?.. L'énigme reste complète Le sphynx garde son secret ''— Encore une fois, il nous faut toutes les médailles !

—Nous les aurons ! répliqua Pascal d'une voix sombre — Mais, pour Dieu, hâtons-nous !.. J'ai peur...

—Peur de quoi ?

—A cette question, je ne puis répondre nettement... J'ai peur de tout... Une terreur instinctive m'oppresse.

—Terreur absurde ! Combien de fois faut-il te répéter que nos précautions sont prises de manière à déjouer tout soupçon. Tu le sais d'ailleurs aussi bien que moi...

—Sans doute, mais on se croit en pleine sécurité, et brusquement un rien qu'on n'avait pas prévu, un indice qui semblait sans valeur, se produit et vous perd !

—Calme tes nerfs, cher ami, et agissons

—C'est justement ce que je demande...

—T'es-tu inquiété de la Fouine, le pêcheur philosophe ?

—Oui. Il n'a rien changé à ses habitudes, il rôde toujours entre Joinville, Port Créteil et Saint-Maur. De jour et de nuit il est l'hôte des trains de bois qui se trouvent sans cesse amarrés à la berge du chemin de halage de Port-Créteil...

—Il faut en finir avec lui.

—Absolument, et le plus vite possible, mais je crois qu'il serait maladroit de l'attirer au *Petit-Castel*, et je songe à un autre moyen que celui employé par nous jusqu'à ce jour...

—Un moyen sûr ?...

—Infaillible... Veux-tu que j'agisse ?

—Agis, et sois prudent... Manquer son coup ferait naître à l'instant le danger que tu prévoyais tout à l'heure.

—Je ne manquerai pas mon coup ! Mais auparavant je crois qu'il serait bon de faire un voyage à Genève et de s'y mettre en rapport avec la jeune Emilie-Marthe Berthier.

—Encore une qu'il faudra supprimer adroitement.

—Bah ! une femme, ce sera facile.

—Pas tant que tu crois.

—J'y ai déjà pensé et j'ai combiné un petit plan.

—Peux-tu me le soumettre ?

—En voici les lignes principales. Je rêve une perquisition nocturne chez les deux femmes endormies... il ne s'agit que de se glisser par une porte habilement ouverte. Genève est tout à fait une ville de province... on s'y couche comme les poules .. à dix heures, tout le monde est au lit et ronfle. Je suis assez malin pour m'introduire dans la maison et pour opérer. Si les femmes se réveillent tant pis pour elles... ce sera leur faute !... J'aurai soin de faire concorder l'exécution de ce plan avec l'heure de départ d'un train pour la France Quand on s'apercevra de quelque chose, je serai loin. M'approuves-tu ?

—De point en point... Je ne diffère d'opinion avec toi qu'au sujet d'une seule chose.

—Laquelle ?

—M'est avis que l'affaire de Jules Boulenois doit primer celle de Genève.

—Tu y tiens ?

—Oui... que la Fouine suive René Labarre !..

—Il restera toujours Fabien de Chatelux et Paul Frontal !...

—Ces deux jeunes gens viennent ici ce soir .. je déciderai le parti qu'il faut prendre en ce qui les concerne...

—Très bien... serre les médailles... je ne te ferai pas attendre longtemps celle de la Fouine...

Jacques Lagarde plaça les trois disques d'or dans un des tiroirs de son bureau, tiroir dont la clef minuscule, suspendue à sa chaîne de montre, ne le quittait jamais.

Dans ce bureau se trouvaient également le coffret, les papiers et le testament soustraits chez le comte de Thonnerieux.

L'heure du déjeuner venait de sonner.

Jacques et Pascal descendirent.

Angèle et Marthe les attendaient.

Marthe, le sourire aux lèvres, ne laissait rien apparaître sur son visage des tristesses de son âme, de ses chagrins, de ses angoisses.

On se mit à table.

Au milieu de la conversation générale qui roulait, ainsi qu'on peut le supposer, sur les préparatifs de la fête du soir, Jacques s'adressant à Marthe lui dit :

—Je pense, ma chère enfant, que vous n'avez oublié aucune de mes recommandations ?

—Relativement à quoi docteur ? demanda la jeune fille avec un peu d'embarras.

—Relativement à votre toilette... Je veux que ce soir, malgré votre deuil, vous soyez belle à étonner tout le monde.

Marthe devint pourpre.

—Soyez paisible, mon cousin, répondit Angèle en riant, je me suis occupée moi-même des moindres détails du costume de soirée de notre chère Marthe, et vous savez que ça me connaît ! .. Je vous garantis que pour la regarder sans être ébloui il faudra les yeux de l'aigle qui contemple le soleil en face.

—C'est ce que je veux reprit Jacques. Je serai bien fier et bien heureux de présenter Marthe à mes invités...

La voix du pseudo-Thompson, en prononçant ces mots, tremblait d'une émotion qui ne pouvait échapper à ses auditeurs.

De pourpre qu'elle était, la jeune fille devint très pâle.

$600.00 de Primes par an — Prime principale, $200.00

Elle comprenait que le docteur ne renonçait ni à son amour ni à ses espérances, et qu'il ne lui concéderait point définitivement sans révolte le délai sollicité par elle et accepté par lui dans le premier moment.

Or, cette pensée lui donnait le frisson.

On venait de servir le café.

Le valet de chambre rentra vivement dans la salle à manger d'où il était sorti depuis quelques minutes.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Jacques.

—Monsieur le docteur, répondit le domestique, c'est un commissionnaire chargé pour vous d'un message verbal.

—Qu'y a-t-il donc? demanda l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux.

—Rien peut-être, un simple caprice de la ci-devant jolie veuve... peut-être quelque chose de grave... Du reste, nous allons voir...

Les deux hommes entrèrent dans le cabinet où le commissionnaire fut introduit presque aussitôt par le valet de chambre qui se retira.

—Vous venez de la rue du Cherche-Midi, mon ami?... fit Jacques.

—Oui, monsieur... en voiture pour arriver plus vite...

Pascal, après avoir chargé sur ses épaules le corps de René, le jeta pardessus le talus. (Page 369)

—Qu'il attende...

—C'est ce que je lui ai dit... mais il paraît que la chose est d'importance et pressée... il est arrivé en fiacre...

—De quelle part vient-il?

—Il ne se souvient pas du nom de la personne, mais il arrive de la rue du Cherche-Midi...

Jacques, Angèle et Pascal échangèrent un regard chargé d'inquiétude.

—C'est bien... fit le docteur, conduisez ce commissionnaire dans mon cabinet où je le précède...

Et quittant aussitôt la table, il fit signe à Pascal de le suivre.

—Qui vous envoie?

—Le portier d'une dame... J'ai oublié le nom qu'il m'a dit... Je sais seulement que la dame est veuve...

—Mme Labarre, sans doute.

—C'est bien ça...

—Et il ne vous a point remis un mot de Mme Labarre à mon adresse?

—Ah! monsieur, la pauvre dame ne pouvait guère avoir la tête à écrire avec ce qui se passe chez elle.. d'après ce que le portier m'a raconté...

Jacques sentit un frisson courir sur sa chair. Ce qui ne l'empêcha pas de demander d'une voix très calme:

200 Primes de $1.00 par an — Grande Prime $200.00

—Que se passe-t-il donc ?

—Un grand malheur, monsieur... un très grand malheur... On vient de rapporter chez cette dame le corps de son fils, un jeune homme écrasé par le chemin de fer... Il paraît que c'est quelque chose d'épouvantable à voir... La pauvre dame a crié qu'on aille bien vite chercher son médecin, et elle est tombée comme morte... Ma commission est faite...

Le docteur, devenu livide, regarda Pascal non moins pâle que lui et glacé comme lui jusqu'aux moelles.

—Mon ami, dit-il au bout d'un instant, allez bien vite chez Mme Labarre et annoncez mon arrivée...

—J'ai un fiacre, monsieur... On m'a commandé de vous ramener...

—On va atteler ma voiture et je serai rue du Cherche-Midi en même temps que vous... Hâtez-vous de partir...

Le commissionnaire disparut.

Jacques ouvrit la fenêtre de son cabinet donnant sur la cour, et cria à l'Alsacien d'atteler et de se tenir prêt à monter sur le siège.

—On a ramené son fils!.. murmura Pascal étourdi, qui donc l'a reconnu?.. toutes ses poches ont été fouillées par moi .. j'ai retiré tous les papiers qu'elles contenaient, et je les ai brûlés...

—C'est qu'un de ces papiers a échappé à tes recherches... répliqua le pseudo-Thompson... La malchance est avec nous pour celui-là!

—Tu vas aller chez Mme Labarre?

—Le moyen de n'y pas aller, puisqu'elle me demande!

—Ne crains-tu rien de la police?

—Rien, parce que rien n'est à craindre... Tout à l'heure j'ai ressenti un petit frisson, c'est vrai, en apprenant que l'identité de René Labarre avait été constatée si vite, mais c'était irraisonné, absurde; ma terreur n'a eu que la durée d'un éclair, et me voici prêt pour la lutte, en admettant qu'une lutte doive avoir lieu, ce que je ne crois guère.

" A quel propos cette lutte ?

" Le corps a été rapporté chez la mère, donc ceux qui l'ont trouvé ont cru à un accident et non à un crime, car en cas de crime on serait allé tout droit, non rue du Cherche-Midi mais à la Morgue, pour opérer les constatations légales...

" C'est la mère qui me fait appeler, ayant sans doute besoin de mes soins comme médecin, chose bien naturelle après un coup si rude . Je vais chez une cliente. Quoi de plus simple et de moins suspect? D'ailleurs en admettant, ce que je n'admets pas, qu'on arrive à découvrir qu'au lieu d'un accident il y a eu assassinat, souviens-toi que madame veuve Labarre et moi nous ne nous sommes pas quittés un seul instant la nuit du crime, et que nous nous sommes réveillés au point du jour, assis l'un en face de l'autre, à la même table..

" Voilà qui me rend invulnérable!

" Active donc en toute liberté d'esprit les préparatifs de la fête qui doit réunir ici ce soir bon nombre des illustrations de Paris!..."

Au moment où le docteur prononçait ces derniers mots, le valet de chambre vint avertir que le coupé était attelé.

Jacques jeta à Pascal un dernier regard, accompagné d'un sourire pour le rassurer complètement, prit son chapeau et descendit.

Un instant après, le coupé sortait de l'hôtel et se dirigeait vers la rue du Cherche-Midi au trot rapide d'un excellent cheval.

A la suite d'une crise nerveuse très violente, Mme Labarre avait repris ses sens, grâce aux soins actifs de la femme de chambre et du commissaire de surveillance de la gare de Chosy-le-Roi.

Mais en sortant de son évanouissement, elle retrouva le souvenir du choc terrible qui l'avait causé.

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et ces larmes, ainsi que cela arrive souvent, amenèrent un apaisement, un calme relatif.

—Le docteur Thompson? demanda-t-elle en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

—Il n'est point encore arrivé, madame, répondit Julie. Mais il ne peut tarder... le concierge a envoyé un commissionnaire en lui donnant l'ordre de prendre une voiture pour arriver plus vite.

—Mon pauvre René... balbutia Mme Labarre, puis elle ajouta, en s'adressant au messager de mauvaises nouvelles: Ah! monsieur, qui m'aurait dit, quand samedi soir je l'ai quitté plein de vie et d'espérance, que je devais le revoir ainsi aujourd'hui...

Et ses sanglots éclatèrent de nouveau.

—Calmez-vous, madame... répondit le commissaire; il faut que vous soyez calme et forte pour recevoir les personnes qui vont se présenter ici.

—Le docteur Thompson... fit la veuve machinalement.

—Non, madame... les magistrats...

—Les magistrats... répéta Mme Labarre avec surprise.

—Oui, madame... Je suis le commissaire de surveillance de la gare de Choisy-le-Roi, et d'après le procès-verbal du médecin de Choisy appelé pour la constatation du décès de votre malheureux fils, j'ai dû envoyer une dépêche au procureur de la République et au chef de la sûreté, pour les prier de vouloir bien se rendre chez vous avec un médecin légiste.

—Mais pourquoi, monsieur?... demanda Mme Labarre inquiète, haletante, pourquoi la police?...

Le commissaire de surveillance répliqua:

—Je viens de vous le dire, madame... Certains détails du procès-verbal du médecin de Choisy rendent indispensable une enquête sérieuse...

—Une enquête! répéta la veuve de l'avocat. Mais que suppose-t-on donc?

Au moment où le commissaire allait répondre, un coup de sonnette se fit entendre à la porte de l'appartement.

Julie courut ouvrir et revint presque aussitôt:

—Madame, fit-elle d'un air mystérieux, ce sont des messieurs qui demandent à parler à madame... Faut-il les faire entrer?

Et sur un signe affirmatif de sa maîtresse, Julie introduisit quatre personnes.

Mme Labarre se leva et fit quelques pas en chancelant à la rencontre des nouveaux venus.

C'étaient le procureur de la République et son secrétaire, le chef de la sûreté et le médecin légiste commis par le parquet.

Deux agents en bourgeois restaient dans la pièce voisine.

—Messieurs, messieurs, que se passe-t-il donc? s'écria la veuve avec une intonation de désespoir. On m'a rapporté tout à l'heure mon pauvre enfant mort et mutilé.. et maintenant voici que la justice vient chez moi! Un crime a-t-il été commis? A-t-on assassiné mon fils?

—Madame, répondit le procureur de la République, des termes du procès verbal du médecin de Choisy-le-Roi semble résulter sinon la certitude, du moins la probabilité d'un crime. Notre devoir est d'agir au nom de la loi et en votre nom, et de nous assurer si les présomptions qu'on nous signale reposent sur des bases solides...En conséquence, nous allons examiner le corps de votre malheureux fils...

Mme Labarre était pâle comme une morte.

—Un crime...bégaya-t-elle ; on aurait tué mon enfant ..

—Tout à l'heure, madame, le médecin légiste qui nous accompagne résoudra cette question...Jusqu'à ce moment, je vous en supplie, faites appel à tout votre courage, à toutes vos forces, et veuillez donner l'ordre de nous conduire à la chambre mortuaire.

—Je vous accompagnerai, messieurs...

—Mais, madame, un tel spectacle...

—Je vous accompagnerai, vous dis-je, je veux savoir si mon pauvre René a été victime d'un accident ou d'un assassinat! D'ailleurs vous aurez des questions à m'adresser sans doute... il faut que je sois là pour y répondre sans retard...

La veuve de l'avocat, si complètement abattue quelques minutes auparavant, parlait maintenant avec une animation fébrile.

Elle marchait vers la porte conduisant à la chambre de son fils, quand un nouveau coup de sonnette retentit.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

Tout le monde s'arrêta.

Presque en même temps Julie ouvrit et Jacques Lagarde, le pseudo-Thompson, entra rapidement.

Mme Labarre s'élança vers lui en criant :

—Ah ! docteur, mon fils... mon René... mon malheureux enfant...

En entrant et en voyant tout ce monde, en constatant la présence des magistrats, car il était trop physionomiste pour ne pas reconnaître au premier coup d'œil des gens de justice, Jacques n'avait pu réprimer un mouvement de surprise, presque d'effroi.

Mais il se remit aussitôt et, les paroles de Mme Labarre ayant fait diversion, aucun des assistants ne remarqua ce mouvement.

—Vous m'avez envoyé chercher en toute hâte, chère madame... Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il avec une inquiétude admirablement jouée.

—Mon fils est mort...mort assassiné...balbutia la veuve en sanglotant.

—Assassiné !...répéta le pseudo-Thompson avec un geste de stupeur. Que me dites-vous là ! C'est impossible !... Impossible !

Le médecin-légiste s'approcha de Jacques.

—C'est à un confrère que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

—Oui, mon cher confrère, je suis le docteur Thompson...

—Le célèbre spécialiste américain ?

—Lui-même, et de plus le médecin de Mme Labarre.

—Eh bien ! mon cher confrère, notre collègue, le médecin de Choisy-le-Roi qui a assisté à la levée du corps, conclut à la probabilité d'un crime, ce qui rend nécessaire l'examen du cadavre je vais y procéder et je vous prie de vouloir bien m'accorder votre assistance...

—Ce sera un honneur pour moi...

Le médecin légiste reprit en s'adressant aux magistrats :

—Messieurs, je vous présente un des maîtres de la science moderne, le docteur Thompson, qui prend corps à corps le monstre de l'anémie, et qui sort triomphant de sa lutte charnue !

Puis il ajouta :

—Docteur, monsieur le procureur de la République...Monsieur le chef de la sûreté...

Les trois hommes s'inclinèrent avec une correction parfaite, tandis qu'une lueur bizarre s'allumait dans les prunelles de Jacques, et qu'un étrange sourire venait à ses lèvres.

—Certes, messieurs, fit-il ensuite, mon savant confrère n'a pas besoin de mon humble concours, mais enfin j'essayerai de ne pas lui être complètement inutile...

Et tout bas il se disait :

—Visiblement le diable me protège ! Rien au monde ne pouvait m'être plus utile que cette rencontre... Je vais être dans les petits papiers du chef de la sûreté et du procureur de la République...Bonne affaire !

La veuve de l'avocat venait d'être secouée par une nouvelle crise de sanglots.

Le pseudo-Thompson lui prit la main en se penchant vers elle.

—Du courage, chère madame... murmura-t-il à son oreille, assez haut pour être entendu des assistants, si un crime a été commis, ces messieurs qui représentent la loi et la justice sauront bien trouver les coupables et venger votre fils... Qui a déposé ce pauvre René ?...

Incapable en ce moment de prononcer un mot, Mme Labarre tendit le bras pour désigner une porte.

Cette porte fut ouverte par Jacques Lagarde, et tous les personnages présents à la scène que nous racontons franchirent le seuil de la chambre mortuaire.

Julie s'était approchée de sa maîtresse et la soutenait.

Le chef de la sûreté ouvrit lui-même les rideaux des fenêtres fermés, entretenant une demi-obscurité dans la pièce.

Il releva ceux du lit, et d'une main ferme il écarta la serge qui recouvrait le cadavre.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines.

—Ah ! c'est effroyable ! fit Jacques avec un accent d'émotion poignante et de douleur profonde. Pauvre René !...Malheureux enfant !...

Et le misérable essuya une larme, une vraie larme, qu'en habile comédien qu'il était il avait trouvé moyen d'amener de sa glande lacrymale au bord de sa paupière.

Mme Labarre, défaillante, cachait son visage dans ses mains.

On la fit asseoir.

Le procureur de la République et le chef de la sûreté se tenaient debout l'un à côté de l'autre au pied du lit.

Le médecin légiste et le docteur Thompson se penchaient vers la couche funèbre, et leurs yeux se rivaient sur le cadavre.

—Ah ! s'écria tout à coup le médecin légiste avec une intraduisible expression d'étonnement et d'épouvante.

—Que voyez-vous ? lui demanda vivement le procureur de la République.

—Ce que je vois ? répondit-il, je vois que l'impossible se réalise ! Oui, ce malheureux enfant a été assassiné, et assassiné par la main du monstre qui avait tué déjà Antoine Fauvel, la belle Virginie et Amédée Duvernay !

Les assistants se regardèrent avec une stupeur plus facile à comprendre qu'à décrire.

En entendant prononcer le nom d'Antoine Fauvel, Mme Labarre avait soudainement relevé la tête.

Jacques sentait ses lèvres trembler et ses yeux vaciller dans leurs orbites.

Pour ne pas se trahir il fut obligé de prendre la parole.

—Je ne sais, dit-il, à quoi mon savant confrère reconnaît la marque de fabrique de l'assassin dont il parle, mais je constate que ces horribles blessures n'ont pas rendu une goutte de sang... et cela est étrange... mystérieux...

—Etrange et mystérieux, oui, mais non pas inexplicable... répliqua le médecin-légiste... C'est la troisième fois depuis dix jours que nous nous trouvons en face des victimes du même assassin... Cela pour moi ne fait pas l'ombre d'un doute... Il tue d'une main sûre et d'une façon toujours identique, en faisant à l'artère carotide une incision par laquelle s'échappe tout le sang du corps... C'est le meurtre chirurgical, car à coup sûr celui qui le commet a passé par les amphithéâtres et manie le scalpel avec une redoutable habileté !...

—Vous avez raison, reprit Jacques, le corps aussi complètement exsangue ne peut s'expliquer que de cette façon, mais c'est absolument monstrueux !...Quatre cadavres depuis dix jours, et dans de telles conditions ! Il y a là de quoi répandre la terreur à Paris ! Toutes les familles se trouvent menacées ! !

—Non, docteur, quelques familles seulement... répondit le chef de la sûreté.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda Jacques.

—Je veux dire que l'assassin, s'il est seul, les assassins, s'ils sont plusieurs, agit ou agissent dans un but déterminé...

—Un but déterminé ? répéta le pseudo-Thompson.

—C'est ma conviction. Puis, s'adressant au commissaire de surveillance de la gare de Choisy-le-Roi, le chef de la sûreté ajouta : A-t-on trouvé sur ce malheureux jeune homme autre chose que la carte de visite grâce à laquelle il a été possible d'établir son identité ?

—Non, monsieur, pas autre chose...

—Eh bien, alors, dit Jacques Lagarde, l'assassinat a eu le vol pour mobile, car je sais que Mme Labarre avait remis à son fils non seulement de l'argent, mais encore une lettre pour un notaire de Tours... contre le vu de cette lettre le notaire devait lui compter une somme importante...

—C'est vrai, murmura la veuve de l'avocat, le docteur Thompson était présent quand je remis à mon pauvre enfant, la veille de son départ, de l'argent et la lettre en question... Si on a tué mon malheureux René pour lui voler la lettre, on a commis un meurtre inutile... le notaire ne devait payer qu'à lui-même et contre son reçu... Faites arrêter celui, quel qu'il soit, qui se présentera pour toucher...

Ce numéro vous donne une chance de gagner 2000.00

—Nous allons télégraphier à cet effet, madame... répliqua le procureur de la République. Mais permettez-moi de vous adresser une question.

—Laquelle ?

—Avez-vous accompagné votre fils au chemin de fer ?

—Oui, monsieur.

—Il a pris son billet devant vous ?

—Oui, monsieur... Il a fait enrégistrer son bagage, et je ne l'ai quitté qu'à la porte de la salle d'attente des voyageurs de première classe.

—A quelle heure partait le train qui devait le conduire à Tours ?

—A huit heures quarante-cinq minutes.

—Encore une complication du mystère !... dit le chef de la sûreté.

—En effet, appuya Jacques Lagarde, et je cherche vainement à m'expliquer le crime commis entre le moment de ce départ et celui où le malheureux enfant a été trouvé mort et mutilé sur la voie... un crime de cette nature, exécuté, dans de telles conditions, devait être prémédité, et son exécution demandait du temps... il est en outre inadmissible qu'il ait été commis dans un wagon de chemin de fer.

—C'est vrai... fit le procureur de la République. Que penser, que croire, où chercher ?... Ce qui se passe est en dehors de toute vraisemblance !... cela tient de la fantasmagorie, cela ressemble aux inventions bizarres d'un conteur halluciné... Je suis épouvanté, messieurs, je l'avoue...

—Mais, reprit le pseudo-Thompson dont le calme, en de telles circonstances, prouvait assurément une force de volonté surhumaine, monsieur le chef de la sûreté nous disait tout à l'heure, si je ne me trompe, qu'il attribuait cette succession de de crimes inouïs à un mobile unique, le même pour tous...

—Vous ne vous trompez pas, docteur... à cet égard, ma conviction est faite... Je vais adresser une question à Mme Labarre, et je suis certain que sa réponse ne pourra qu'affermir ma conviction...

—Parlez, monsieur... murmura la veuve de l'avocat, interrogez-moi... je suis prête à vous répondre...

—Votre fils était venu au monde, n'est-ce pas, en 1860 ?...

—Oui, monsieur.

—Le 10 mars ?

—En effet.

—Etant né dans le sixième arrondissement, le même jour que la fille du comte de Thonnerieux, il faisait partie des enfants à qui le comte se proposait de constituer une fortune le jour de leur majorité...

—Tout cela est exact.

—Vous aviez reçu pour lui une médaille d'or donnée par M. de Thonnerieux et qui devait être produite en même temps que son acte de naissance, pour établir sa qualité d'héritier ?

—Oui, monsieur.

—Cette médaille il la portait ?

—Suspendue à son cou par un ruban de soie et enfermée dans une sorte de scapulaire. Il ne s'en séparait jamais...

—Au moment de son départ, il l'avait sur lui ?...

—Assurément, comme toujours...

Le procureur de la République, se tournant vers le commissaire de la gare de Choisy, demanda :

—Et rien n'a été trouvé sur le cadavre du malheureux jeune homme ?...

—Rien...

—Je ne me trompais point, messieurs ! s'écria le chef de la sûreté. Ceci vient confirmer toutes mes prévisions... Les héritiers du comte sont frappés l'un après l'autre. Ni Fauvel, ni la belle Virginie n'étaient héritiers, c'est vrai, mais Fauvel était l'oncle de René Labarre, et nous avons appris par l'enquête que Virginie portait la médaille d'Amédée Duvernay...

—Mais alors, monsieur, vous devez facilement découvrir les coupables... dit Jacques Lagarde avec un infernal aplomb.

—Comment cela, monsieur ?

—En mettant en pratique le vieil axiome cher aux gens de loi : *Cherchez à qui le crime profite !* Le comte de Thonnerieux est-il instruit de ce qui se passe ?

—Hélas ! docteur, le comte de Thonnerieux est mort.

—Mort ! répéta le pseudo-Thompson en jouant la surprise avec son merveilleux talent de comédien. Mais il a dû procéder par un testament bien en règle à la répartition entre ses héritiers des valeurs composant sa fortune !

—Les valeurs et le testament du comte ont disparu... Ils ont été volés !...

VII

—Dans ce cas, dit Jacques Lagarde, il n'y a pas, selon moi, l'ombre d'un doute à avoir. C'est le voleur du testament qui est l'assassin.

—L'homme soupçonné de ce vol est en prison... répliqua le chef de la sûreté.

—Quel est cet homme et pourquoi le soupçonnait-on ?

—Il était le valet de chambre de M. de Thonnerieux. Les scellés posés à l'hôtel du comte et dont il avait la garde ont été brisés... Le testament du comte a disparu, et il semble impossible que le voleur soit venu du dehors.

—Ce valet de chambre est évidemment coupable...

—Du vol, nous le croyons comme vous, docteur, mais non des autres crimes... Comment admettre que de Mazas où il est enfermé il puisse communiquer avec des complices et les faire agir ?... D'ailleurs, s'il a eu le testament entre les mains, quel besoin a-t-il d'avoir les médailles pour s'emparer de la fortune. S'il s'agit, comme c'est plus que probable, d'une fortune cachée, le testament a dû lui révéler la cachette...

—C'est évident, monsieur, et votre logique est indiscutable... Vous avez dit je crois, tout à l'heure, que deux des victimes ne faisaient point partie des héritiers du comte

—Oui, docteur, deux sur quatre...

—Donc les assassins frappent au hasard, et s'ils enlèvent les médailles, c'est tout simplement pour supprimer un moyen d'établir l'identité des victimes... Une conviction, résultant des faits, s'impose à moi...

—Laquelle ?

—Les meurtriers procèdent d'une façon trop savante pour qu'il me soit possible de croire qu'ils tuent pour voler. Soyez certains que ces meurtriers étranges ont un autre but...

—Quel autre but pourraient-ils avoir ? demanda le procureur de la République.

—Que supposez-vous donc, mon cher confrère ? fit le médecin légiste.

—Je vais vous l'apprendre, mais permettez-moi d'abord de vous adresser quelques questions...

—Je suis à vos ordres pour y répondre.

—Les malheureux dont vous avez examiné les corps ont tous été frappés de la même manière ?

—Tous.

—Ils ont perdu leur sang par une incision à la carotide ?...

—Une incision longitudinale... Vous pouvez en constater la présence sur la partie intacte du cou de la dernière victime...

Le médecin légiste désignait le corps de René Labarre.

L'incision pratiquée par le scalpel de Jacques était parfaitement visible.

Le pseudo-Thompson, se penchant, feignit de l'examiner attentivement.

—Certes, dit-il ensuite, la main de l'opérateur était habile, expérimenté, et cela ne fait que m'affermir dans ma croyance...

—Encore une fois, que croyez-vous donc ?

—Je crois que les gens qui tuent ne sont point des voleurs, mais des maniaques, de science, de terribles déséquilibrés, des fous inconscients de leurs crimes, qui se font assassins pour étudier, et suppriment leurs semblables sans plus de scrupules qu'un vivisecteur opérant sur un cobaye ou sur un lapin... Il existe à Londres des expérimentateurs de cette sorte, et j'en ai vu pendre deux en Amérique... En marchant au gibet, ils se croyaient martyrs...

—Ce serait monstrueux ! s'écria le chef de la sûreté.

$600.00 de Primes par an — Prime principale, $200.00

—Cela doit être, cependant !... cela est, je l'affirme ! reprit Jacques. Une question encore. Les cadavres, incisés par le scalpel, portaient-ils quelques traces de violences ?

—Aucune... répondit le médecin légiste. J'ai cherché les traces dont vous parlez, et je n'ai trouvé aux poignets et aux chevilles ni meurtrissures ni ecchymoses...

—Une preuve de plus pour moi ! Remarquez, mon cher confrère, que pour opérer une incision nette à l'artère carotide d'un individu qui n'est point étroitement garotté et mis par cela même dans l'impossibilité de se mouvoir, il faut que cet individu soit frappé d'anesthésie... Or, si l'on voulait tuer ces gens dans un but cupide, il n'était nul besoin de recourir à l'incision... l'anesthésie amène la mort dans un délai très court...

—C'est exact, fit le médecin légiste, et je commence à croire comme vous, mon cher collègue, que nous sommes en face d'un fou sanguinaire faisant des expériences scientifiques...

—Un fou, continua Jacques, qui cherche peut-être à résoudre le problème de la vie indéfiniment prolongée par la transfusion du sang, problème dont en ce moment on se préoccupe très fort en Allemagne... Croyez-moi donc, il faut chercher l'assassin parmi les savants que la science a rendus fous... c'est là que vous le trouverez... Je me mets à votre disposition, mon cher confrère, si mes études spéciales peuvent vous venir en aide et contribuer à éclairer la justice de votre pays..

—Moi, docteur, je sollicite votre concours, dit le chef de la sûreté ; si vous vouliez bien me l'accorder à un moment donné, j'en serais profondément reconnaissant...

—Comptez sur moi, monsieur... En toute occasion je serai prêt à vous servir... J'éprouvais la sympathie la plus vive pour le malheureux enfant que voilà, et sa mort doit être vengée !...

—Messieurs, fit le procureur de la République, je vous recommande la plus absolue discrétion relativement à toute cette affaire... Si nous voulons réussir à percer le mystère qui nous entoure, il faut que personne ne puisse soupçonner la direction nouvelle que vont prendre nos recherches..

—En ce qui me concerne, monsieur, aucune indiscrétion n'est à craindre, répliqua le pseudo-Thompson, je serai muet... Dieu veuille que vous portiez bientôt la lumière au milieu de ces ténèbres !... Pour cette mère éplorée, la vengeance sera du moins une suprême consolation...

—Oh ! mon enfant... mon pauvre enfant !... balbutia Mme Labarre dont les larmes se mirent à couler.

—Devrons-nous attendre quelques jours pour procéder aux funérailles ? demanda Jacques au procureur de la République qui répondit :

—C'est inutile... Je vais vous remettre un permis-d'inhumer.

Le *permis* fut signé séance tenante et les magistrats se retirèrent.

La science et l'aplomb du pseudo-Thompson avaient produit sur eux et sur le médecin légiste amené par eux une impression profonde.

Les convictions du spécialiste américain devenaient les leurs.

Ils admettaient que l'assassin devait être un de ces hommes que l'abus du travail et les hallucinations de la science mènent à la folie, et que la folie pousse au crime.

En conséquence, ainsi que nous venons de l'entendre dire au procureur de la République, les recherches allaient prendre une direction nouvelle.

A peine de retour à la préfecture, le chef de la sûreté envoya chercher Raymond Fromental.

Raymond n'était pas chez lui.

L'agent chargé de le ramener laissa un mot pour lui, mais son absence se prolongea, et ce ne fut qu'à une heure assez avancée de l'après-midi qu'il se rendit à l'appel de son chef.

Ce dernier l'instruisit du dernier crime commis par la main mystérieuse qui ne se lassait point de frapper.

Comme tout le monde Raymond éprouva un mouvement d'indicible stupeur, mélangée d'épouvante.

Le chef le mit au courant des suppositions formulées par le docteur Thompson.

Dès qu'il eut entendu ce nom qu'il vénérait, le nom de l'homme en qui il mettait toutes ses espérances pour la guérison de son fils et qu'il regardait comme infaillible, il partagea ses convictions et se dit qu'en effet l'assassin devait être un monomane sanguinaire.

En conséquence il allait se lancer dans une voie nouvelle.

La première chose à faire était de commencer une enquête à la gare d'Orléans, d'où René Labarre était parti, et à Choisy-le-Roi où son cadavre avait été trouvé sur la voie.

Il rentra chez lui afin de prendre et de mettre en ordre différentes notes dont il pourrait avoir besoin ; puis il sortit vers sept heures du soir afin d'aller dîner.

Laissons-le s'attabler devant un repas modeste et retournons à Port-Créteil que nous avons quitté depuis le moment où Fabien de Chatelux hélait Paul qui pêchait dans son bateau amarré à la berge du *Petit-Castel*.

Les deux jeunes gens furent bientôt réunis, et ensemble ils retournèrent à la maisonnette où l'absence de Raymond fut expliquée par Paul.

Fabien remarqua le grand changement qui s'était opéré dans la physionomie et dans la tournure d'esprit de son ami, devenu rêveur et absorbé ; mais il ne chercha point à en deviner la cause.

Paul et Fabien gardaient tous deux le secret de leur amour, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient assurément se douter que leurs cœurs battaient pour la même femme.

Quoi qu'il en eût, Paul fut égayé ou tout au moins distrait par la visite de Fabien. La soirée du vendredi se passa en causerie dans le petit jardin, sous les arbres, et on projeta pour le lendemain une longue promenade dans les environs.

Cette promenade eut lieu le samedi et fut charmante en tous points.

Les deux amis rentrèrent à la villa vers quatre heures du soir, après avoir fait pédestrement le tour de la Marne, ce que de médiocres marcheurs auraient été hors d'état de réaliser.

—C'est demain dimanche... dit Paul, à quoi passerons-nous le temps ?

—Je propose une partie de pêche... répliqua Fabien.

—Va pour la partie de pêche...

—Ne pourrais-tu nous adjoindre ton professeur la Fouine ? Avec lui on est sûr de ne pas rentrer bredouille.

—Rien de plus facile... Nous le trouverons sans doute sur les trains de bois flottants. Nous lui demanderons de venir avec nous. C'est un brave garçon, en somme, quoiqu'un peu irrégulier, et il connaît les bons endroits.

Paul et Fabien se dirigèrent vers les trains de *sapines* amarrés à la berge du chemin de halage.

Le fils de Raymond Fromental ne s'était point trompé dans ses prévisions.

La première personne qu'ils aperçurent fut la Fouine.

Le pêcheur philosophe jetait sa ligne en chantonnant le refrain d'un couplet des *Cloches de Corneville* :

Je regardais en l'air....

Ceci prouvait de façon sans réplique que le poisson ne mordait pas, aucune distraction n'étant possible quand le poisson mord, et toute l'attention de celui qui tient la ligne étant absorbée par la plume flottante de son instrument.

Fabien l'appela.

En trois sauts la Fouine escalada la berge.

—Bonjour, m'sieu de Chatelux... Bonjour, m'sieu Paul... dit-il. Vous v'là en villégiature chez m'sieu Fromental, m'sieu Fabien ?...

—Oui, mon ami, et nous venons vous demander si vous voulez venir demain faire une partie de pêche avec nous.

—Ça s'ra avec bien du plaisir, m'sieu Fabien... A quelle heure le rendez-vous, S. V. P. ?

—A l'aube.

—Où ça ?

—Chez moi... dit le fils de Raymond.

—Entendu. Vous aurez des amorces, m'sieu Paul ?...

—J'aurai tout ce qu'il faudra...

200 Primes de $1.00 par an — Grande Prime $200.00

—Comptez que je serai exact. . Pour le quart d'heure je vais plier bagage et aller casser une croûte... Ça ne mord pas...

Les trois jeunes gens se séparèrent.

Tout en prenant le chemin du restaurant de l'île, la Fouine se disait :

—Eh bien non, ça ne se peut pas, tonnerre de Bougival... Le père de m'sieu Paul, de l'ami de m'sieu de Chatelux, un mouchard ! Allons donc ! Impossible ! tout à fait impossible ! On ne me fera jamais croire ça !...

Le lendemain, dès le matin, tout le monde était debout de bonne heure.

Le canot de Paul était lesté de provisions et muni d'ustensiles de pêche, parmi lesquels se trouvaient une douzaine de *balences*.

On nomme ainsi de petits filets ronds, affectant la forme de plateaux de balances, garnis d'un cercle métallique et destinés à la pêche de l'écrevisse.

Paul espérait faire pour le dîner du soir une ample récolte de ces succulents crustacés qui se trouvent en grande abondance dans la Marne.

On remonta le cours de la rivière jusqu'au-dessus du pont de Créteil. La Fouine reconnut une place où le fonds d'eau était, ou du moins paraissait éminemment favorable.

Le bateau fut amarré et le pêcheur émérite *amorça* sérieusement *le coup*.

Disons tout de suite que le choix de l'endroit était bon et qu'il porta ses fruits.

Vers trois heures on revint à la maisonnette, apportant en triomphe une belle friture, une matelotte superbe et soixante écrevisses d'agréable grosseur.

Cette partie de pêche au port de Créteil explique à nos lecteurs comment Paul ne s'était point douté qu'il y avait eu du monde toute la journée au *Petit-Castel*.

La Fouine avait été invité à dîner avec les deux amis, et vers dix heures du soir il quittait la maisonnette enchanté de sa journée.

Paul et Fabien, le regardant comme leur professeur et voulant lui payer ses honoraires, lui avait glissé chacun dans la main un cachet, sous forme de piècettes de dix francs.

Le lundi matin Fabien de Chatelux, songeant à la soirée du docteur Thompson où il allait revoir Marthe, prit de bonne heure congé de Paul qui voulut le reconduire jusqu'à la gare du chemin de fer.

Paul n'était point retombé dans ses idées tristes.

La vieille Madeleine se sentait heureuse de lui voir aux lèvres un sourire dont il semblait, quelques jours auparavant, avoir perdu l'habitude.

La veille elle avait écrit un mot à Raymond Fromental, son cher maître, pour l'avertir de l'heureux changement qui s'opérait chez son fils.

Le pauvre père s'était senti le cœur *rempli de joie* et de reconnaissance en recevant la lettre de Madeleine.

Cette bonne nouvelle, jointe à celle que lui avait donnée la comtesse de Chatelux, mettait un rayon de soleil dans les horizons de sa vie, si sombres jusqu'alors.

Malgré la modification favorable survenue dans son apparence, Paul était fort préoccupé.

Cette préoccupation se rapportait à la difficulté plus ou moins grande de réaliser un projet qu'il avait conçu et au courant duquel nous allons mettre nos lecteurs.

VIII

On se souvient que Raymond Fromental avait reçu, pour lui et pour son fils, une invitation à assister à la soirée du docteur Thompson, et qu'il s'était étonné de recevoir cette invitation, puisque le médecin américain devait certainement ignorer son nom et sa demeure.

On doit se souvenir également qu'à la question ainsi formulée par Fromental : Profiteras-tu de cette invitation pour te distraire un peu, pour changer le cours de tes idées ? Paul avait répondu par un refus très net.

Depuis ce moment les idées du jeune homme s'étaient modifiées d'une façon toute naturelle, et la Fouine lui ayant appris que la jeune fille qu'il aimait, la gracieuse habitante du *Petit-Castel*, la *Fée des Saules*, était la pupille du docteur Thompson, il se proposait de revenir sur son refus.

Le brusque départ de son père avait rendu impossible la manifestation de sa volonté nouvelle.

Paul souhaitait maintenant avec ardeur assister à la soirée du pseudo-Thompson, voir Marthe, lui parler, lui dire qu'il l'aimait, et faire l'aveu de cet amour au docteur lui même qu'il considérait comme étant l'ami de son père et le sien.

Malheureusement plus d'un obstacle s'opposait à la réalisation de ce rêve.

Il fallait s'absenter la nuit à l'insu de Madeleine, qui dans son affection inquiète n'aurait pas manqué de trouver les meilleures raisons du monde pour persuader au jeune homme qu'il serait infiniment plus sage de rester au logis que de courir à Paris à des heures nocturnes.

Quoique bien décidé à ne tenir aucun compte de ses observations, Paul désirait s'y soustraire et ne point affliger la fidèle servante en passant outre.

Il fallait se munir de la lettre d'invitation que son père, il se le rappelait à merveille, avait laissée sur la table de sa chambre à coucher.

Enfin, et ceci constituait le dernier obstacle, il ne possédait à la maisonnette de Port-Créteil que des costumes de campagne, ce qui ne lui permettait pas de s'habiller pour une soirée.

Tout en se rendant compte à merveille de ces difficultés, Paul ne désespérait point de les surmonter toutes, et il se répétait :

—J'irai !... je veux y aller !... Je serais insensé de laisser perdre une occasion qui ne se renouvellera peut-être jamais...

Aussitôt après avoir dîné il prétexta, pour se retirer dans sa chambre, une fatigue résultant de sa longue promenade du samedi et de sa pêche du dimanche.

Il était en ce moment à peine huit heures.

Madeleine, dès neuf heures du soir, dormait à poings fermés.

Paul veillait.

Il entendit sonner successivement neuf heures, puis dix heures.

Nous savons qu'il habitait le premier étage.

Quittant alors son lit sur lequel il s'était jeté tout habillé, il alluma une bougie, prit au fond d'un tiroir un trousseau de clefs qu'il mit dans sa poche, et se dirigea lentement, sur la pointe des pieds, vers la fenêtre qu'il ouvrit avec précaution.

Cette fenêtre donnait sur un coin du jardin.

Le rez-de-chaussée étant très bas de plafond elle ne se trouvait pas fort élevée audessus du sol, disposé en plates-bandes tout autour de la maisonnette.

Paul glissa quelques allumettes dans son gousset, alla éteindre la bougie et revint à la fenêtre.

Il avait fait souvent de la gymnastique, et la descente sans échelle, dans les conditions où elle se présentait, n'avait rien qui pût lui causer un sérieux embarras.

Saisissant des deux mains la barre d'appui de la fenêtre il s'y suspendit, puis, ayant donné légèrement des pieds contre la muraille pour s'en éloigner un peu, il lâcha l'appui et tomba sur la plate-bande, en pliant les jarrets afin d'éviter toute secousse.

Le premier obstacle était vaincu.

Etouffant alors le bruit de ses pas, dans la crainte de réveiller Madeleine, Paul se dirigea vers la porte du jardin, l'ouvrit avec une des clefs de son trousseau, la referma sans bruit et prit sa course jusqu'au bord de la rivière.

Là il s'arrêta.

—Je ne puis traverser la Marne à cette heure dans cette profonde obscurité, se dit-il, je vais gagner le chemin de fer en passant par le pont : mais il faut me hâter...

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre.

Vivement il se remit non pas à marcher, mais à courir.

Il arrivait à la gare juste au moment où le train venant de la Varenne était signalé.

A dix heures et quart, il descendait de wagon à la gare de la Bastille.

Deux minutes plus tard, il sautait dans un fiacre.

—Où faut-il vous conduire? lui demanda le cocher.

—Rue des Deux-Ponts, dans l'île Saint-Louis... répondit-il Marchez bon train, vous serez content du pourboire...

—Hue, Cocotte!

Le cocher fit claquer son fouet.

La voiture roula.

***

Après son dîner, Raymond Fromental était rentré chez lui.

Outre les travaux imposés par son devoir professionnel, procès-verbaux, rapports et dossiers à étudier, il lui fallait rédiger la pétition qu'il devait adresser au ministre et que la comtesse de Chatelux lui avait demandée pour le mardi matin, se proposant de faire apostiller cette pétition par plusieurs personnes influentes, avant de la remettre au secrétaire particulier de son Excellence.

Le brouillon était fait.

Raymond commença par la mise au net de ce brouillon chargé de ratures.

Il disposa sur son bureau une feuille de papier grand'aigle, prit une plume, et écrivit tout d'abord, en marge de la feuille, cette note :

RAYMOND-CLAUDE FROMENTAL

Condamné pour crime de meurtre et de vol à vingt années de reclusion par la cour d'assises du département de la Seine, le 25 mars 1869.

Gracié sous conditions le 15 août 1869.

Entré dans la brigade de sûreté le 1er septembre de la même année.

Puis, en tête de la feuille, il traça ces mots :

A SON EXCELLENCE MONSIEUR LE MINISTRE DE LA JUSTICE.

Et plus bas :

" Monsieur le ministre

" Condamné, il y a quinze ans, pour crime de meurtre, à vingt années de reclusion, je fus interné dans la maison centrale de Clairvaux où ma conduite n'a pas cessé d'être irréprochable.

" Ayant eu le bonheur de découvrir un complot organisé par des misérables, je le dénonçai, je préservai, au péril de ma vie, l'existence menacée de trois gardiens de la maison centrale, et j'arrêtai de ma main deux des criminels.

" A la suite de cet acte je fus gracié, mais non cependant sans condition.

" Jugeant que je pourrais rendre à l'administration des services importants, on m'imposa d'entrer dans la brigade de sûreté en sortant de Clairvaux, de mettre à son service mes aptitudes policières pendant les quinze années qui restaient à courir jusqu'à l'expiration de ma peine.

" C'était une liberté relative.

" Malgré la répugnance que m'inspiraient les fonctions dont j'allais être investi, j'acceptai cette liberté, et je l'acceptai même avec reconnaissance puisqu'elle me permettait de vivre auprès de mon fils que des personnes généreuses avaient recueilli et qu'elles faisaient élever, en lui cachant, par pitié, la triste destinée de son père.

" Depuis dix ans j'ai fait mon devoir en conscience et je n'ai marchandé ni mes peines ni mes fatigues, ni mon sang quand il l'a fallu.

" Aujourd'hui mon fils a grandi... Mon fils est un homme, il m'aime, il m'estime, il me respecte... Que deviendraient, sinon sa tendresse filiale qui survivrait à tout, je veux le croire et l'espérer, du moins son estime et son respect, s'il venait à découvrir la vérité terrible que je suis obligé de lui cacher en entassant mensonges sur mensonges, en m'entourant de mystères et de ténèbres?

" Hélas! malgré les précautions prises par moi, il suffirait d'un mot pour percer à jour le mystère, pour porter la lumière au milieu des ténèbres...

" Daignez avoir pitié du plus humble, du plus dévoué de vos serviteurs!

" S'il ne s'agissait que de moi, je garderais le silence, je vous le jure! J'accepterais jusqu'au bout, sans me plaindre et sans un murmure, cette longue existence d'amertume... Condamné, je subis ma peine, c'est justice!... Je n'oserais implorer de nouveau une grâce dont sans doute on ne me trouve pas encore digne.

" Mais je suis père, monsieur le ministre, et maintenant, il s'agit de mon fils, de mon fils unique, de mon enfant bien-aimé. Sa nature est frêle, sa santé débile... J'ai besoin de l'entourer de soins de toutes les heures, de toutes les minutes, pour lui donner la force qui lui manque, pour le disputer à la mort... Je viens vous demander sa vie, comme je la demanderais à Dieu!...

" Depuis quinze ans, n'ai-je donc pas suffisamment expié un passé funeste?

" N'ai-je pas, à force de dévouement, de services rendus, mérité la pitié, si je n'ai pas encore mérité le pardon?

" Et cependant ce n'est point à votre justice que je m'adresse, c'est à votre bonté...

" Ce n'est point votre équité que j'implore, c'est votre cœur de père...

" Faites-moi remise des cinq années que je dois encore à la justice! Grâce, non pour moi, mais pour mon fils!... Il est innocent, lui... il est pur... il a droit à la vie... il a droit ici-bas à sa part de bonheur!

" Que par vous sa vie soit sauvée!

" J'attends... j'espère...

" Daignez agréer, monsieur le ministre, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

" De votre Excellence,

" Le serviteur très humble et très soumis,

" RAYMOND FROMENTAL.

" *Rue Saint-Louis-en-l'Ile.* "

Après avoir achevé la mise au net de cette supplique, Raymond se mit à la relire pour s'assurer que sa plume n'avait point oublié quelques *points*, quelques *virgules* ou quelques *accents*.

A ce moment précis, Paul descendait de voiture au coin de la rue Saint-Louis-en-l'Ile et de la rue des Deux-Ponts.

Il payait son cocher et se dirigeait à pied vers la demeure paternelle.

Arrivé à la porte, il sonna. On lui ouvrit, et il passa en disant son nom que le concierge, aux trois quarts endormi, n'entendit même pas.

Paul traversa le porche à l'ancienne mode qui séparait la porte de la cour.

Machinalement il leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement qu'il habitait avec son père, et qu'il s'attendait à trouver obscures.

Grande fut sa surprise, nous pourrions même dire son effroi, en voyant un filet de lumière filtrer à travers les lames des persiennes de la chambre à coucher de Raymond.

—Que signifie cela? se demanda-t-il. De la lumière dans la chambre de mon père... et mon père est en voyage!! Des voleurs se seraient-ils donc introduits chez nous?...

Il fut sur le point d'aller réveiller le concierge, afin de le prier de monter avec lui.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

Déjà il avait fait un pas en arrière.

Il s'arrêta soudain.

Une pensée terrible, effrayante, venait de lui traverser l'esprit.

Brusquement il se rappelait les paroles et les réflexions de la Fouine quand le jeune pêcheur avait vu le portrait-carte de Raymond Fromental.

Ces mots: " Ça, m'sieu Paul, c'est la binette d'un mouchard ! " se dessinaient dans sa mémoire en traits de feu.

L'embarras de la Fouine quand il l'avait questionné lui apparaissait de la façon la plus nette, avec sa véritable signification.

Paul sentit une sueur glacée mouiller ses tempes.

Un frisson courut sur sa chair.

—Mon Dieu !.. balbutia-t-il d'une voix étranglée,... si c'était vrai pourtant... si la Fouine ne s'était pas trompé ! Mon Dieu !... mon Dieu !.. Mais non, c'est impossible ! ! Impossible ! Impossible !...

Il s'élança vers l'escalier, comptant le gravir en quelques élans, mais dès la première marche il fit halte de nouveau.

Le soupçon, un instant chassé, venait de rentrer dans son âme.

Il se souvenait des fréquentes absences de son père, absences inexpliquées ou mal expliquées par des prétextes qui n'étaient pas toujours vraisemblables, de l'obstination que mettait Raymond à ses refus quand il lui demandait de se laisser accompagner par lui.

—Si la Fouine était le jouet d'une ressemblance, d'une erreur, se dit le jeune homme, pourquoi mon père est-il ici, au lieu d'être à Port-Créteil ? Pourquoi, dès son retour, n'est-il pas venu me voir, m'embrasser ?..

Il ne peut en trois jours avoir fait ce long voyage, ce voyage indispensable dont il m'avait parlé...

Donc il me cache quelque chose..

Donc il y a là un mystère suspect... un secret odieux...

Oh ! je veux savoir !.. je saurai !..

Paul venait de prendre un parti.

Il monta l'escalier lentement, marche après marche, sans bruit, avec des précautions infinies; il ouvrit la porte de sa chambre, indépendante, on s'en souvient, de l'appartement de son père, referma la porte et s'approcha de la fenêtre faisant face à celle de la chambre à coucher de Raymond.

Il souleva les rideaux et, le visage appuyé contre les vitres, regarda.

IX

La lumière ne bougeait pas, mais filtrait toujours à travers les lames des persiennes.

—Que fait-il ? se demanda Paul, que torturait l'anxiété. Que peut-il faire ?

Comme il se posait cette question un bruit inattendu retentit.

On sonnait à la porte de la rue.

Le jeune homme prêta l'oreille.

Il entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

Il vit dans l'ombre un homme qui traversait la cour et se dirigeait vers l'escalier.

Avec un redoublement d'attention il écouta.

Un pas lourd résonnait sur les marches et s'arrêta quand il eut atteint le palier du premier étage.

—C'est chez mon père qu'on vient.. se dit-il, et ses yeux se reportèrent vers la fenêtre éclairée.

Tout à coup la lumière disparut, et un instant après la porte de l'appartement s'ouvrit, puis se referma.

—Je ne me trompais pas... murmura Paul. On venait bien chez mon père... Qui donc reçoit-il à cette heure ? C'est étrange !...

Le filet de lumière ne reparut point.

Paul, toujours aux aguets, continuait à prêter l'oreille.

Quelques minutes s'écoulèrent.

De nouveau il entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer, puis un bruit de pas résonna dans l'escalier.

Le jeune homme retourna vivement à la fenêtre qu'il avait quittée pour se rapprocher du palier, et il regarda la cour.

Deux hommes apparurent presque aussitôt, sortant de la maison et traversant cette cour.

Paul reconnut l'un d'eux, avec la certitude absolue de ne pas se tromper.

C'était son père !

Raymond et le visiteur nocturne disparurent sous le porche et la massive porte de la rue se ferma derrière eux.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Paul oppressé par une effroyable angoisse, que signifie tout cela ? que vais-je apprendre ? j'ai le droit de connaître ce qui se passe ici, ce que fait mon père !... je veux savoir !...

Alors fiévreux, agité, le cerveau plein de bourdonnements, le cœur battant à grands coups rapides, il alluma une petite lampe, sortit de sa chambre, choisit dans son trousseau de clefs celle qui ouvrait la porte du logis paternel, l'introduisit dans la serrure, la fit tourner et franchit le seuil de l'antichambre.

Certes, en ce moment, le jeune homme ne songeait guère à la soirée du docteur Thompson pour laquelle il était venu de Créteil à Paris ! Il avait même oublié Marthe !..

Il ne voyait plus que le mystère en face duquel le hasard venait de le mettre et qu'il s'apprêtait à pénétrer. Mystère terrible, il n'en doutait pas, et qui d'avance lui causait une profonde épouvante.

Tout d'abord il se dirigea vers le cabinet de son père et posa sa main sur le bouton de la serrure; mais au moment de le mettre en mouvement il fut pris d'une hésitation soudaine. Un nuage passait devant ses yeux ; il lui semblait qu'il allait défaillir..

— Que vais-je faire ? se demanda-t-il en éloignant sa main de la serrure avec une sorte d'effroi. Ai-je bien le droit d'entrer dans cette chambre traîtreusement, criminellement, car la curiosité qui m'amène est un crime, je le sens bien... En ouvrant cette porte, c'est mon père lui-même que je vais outrager.. C'est un sacrilège que je vais commettre...

Paul resta pendant quelques secondes immobile, la respiration haletante, la tête penchée sur sa poitrine.

—Eh bien, non ! reprit-il brusquement, tandis que son visage revêtait une expression presque farouche. J'ai beau vouloir, je ne peux pas m'arrêter... Un démon me pousse en avant et répète à mon oreille : *Va !...Mais va donc ! et sache ce que tu veux savoir !* C'est à en devenir fou !...Il me semble que je le deviens...Une pensée me tue...Lui ! mon père, un mouchard ! Un de ces êtres qui font métier de dénonciateurs !...Allons, c'est impossible !...Je ne veux pas rester plus longtemps avec un doute pareil dans l'esprit ! Tout est préférable, tout au monde, à une semblable incertitude...

Portant alors de nouveau la main sur le bouton de la serrure, mais cette fois sans hésitation, il le fit tourner.

La porte qui n'était point fermée en dedans s'ouvrit, et la petite lampe projeta sa clarté blafarde sur l'ameublement sévère.

Paul se sentit ému en entrant dans cette pièce dont il n'avait pas franchi le seuil depuis longtemps déjà.

Il jeta un regard rapide autour de lui, puis ses yeux se dirigèrent vers la grande table bureau encombrée de papiers devant laquelle Raymond Fromental était assis et écrivait si peu de temps auparavant.

Sur cette table se trouvait, bien en vue, la supplique adressée au ministre de la justice.

Le jeune homme s'approcha du bureau, y déposa sa lampe, et machinalement regarda la supplique ouverte dont la marge portait en gros caractères ces mots déjà reproduits par nous :

RAYMOND-CLAUDE FROMENTAL

Condamné pour crime de meurtre et de vol à vingt an-

600 piastres de Primes par an — Prime principale, 200 piastres.

nées de reclusion par la cour d'assises du département de la Seine le 26 mars 1864.

Gracié sous conditions le 15 août 1869.

Entré dans la brigade de sûreté le 1er septembre de la même année.

Paul dévora la terrible note, poussa un cri sourd, ou plutôt un gémissement étouffé et s'abattit dans le fauteuil de son père.

Pendant un instant il resta là, les tempes serrées entre ses mains tremblantes, les yeux rivés sur ces mots qui lui apparaissaient tracés avec du sang.

Puis de ses lèvres agitées sortirent lentement ces phrases hachées, à peine distinctes :

—Ainsi donc, tout est vrai...La réalité dépasse les plus noirs de mes pressentiments...Mon père est un assassin...un voleur. Il a été condamné...il a été gracié...et il fait aujourd'hui partie de la police...La vérité, la voilà, écrite de sa main !...Oh ! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous laissé naître, pourquoi m'avez-vous permis de vivre !...Etait-ce donc, mon Dieu, afin de me frapper ainsi cruellement !...Quelle faute ignorée de moi-même ai-je donc commise pour mériter un pareil supplice ? Cet homme que je respectais, que j'aimais, que j'adorais, cet homme que j'étais fier et heureux de nommer mon père, cet homme est un assassin !...un voleur ! Ses mains que je serrais avec tant d'amour sont rouges de sang !... L'argent qu'il me donne, c'est en faisant le métier de mouchard qu'il l'a gagné ! C'est horrible, cela !... C'est horrible !

Le désespoir de Paul était effrayant.

La décomposition de ses traits rendait son visage méconnaissable.

—Mais pourquoi ces pages couvertes d'écriture ? reprit-il d'une voix étranglée. A qui s'adresse cette longue lettre !

Et il épela :

A SON EXCELLENCE MONSIEUR LE MINISTRE DE LA JUSTICE.

—Au ministre ! répéta le jeune homme et, faisant appel à tout son courage, il commença la lecture de la supplique.

A mesure qu'il lisait, sa figure passait d'une expression à une autre.

Il dévorait ces lignes avec une avidité grandissante et une immense angoisse.

Ce cri de désespoir poussé par son père, cette plainte navrante du martyre à bout de forces le remuait jusqu'aux moelles et lui faisait passer un frisson sur la chair.

Rien n'existait plus pour lui sous le ciel en dehors de ces mots terribles qui l'un après l'autre s'égrenaient sous ses yeux.

Le tonnerre, tombant à cette minute sur la maison où il se trouvait, n'aurait pu lui causer une distraction.

Il s'absorbait d'une façon si complète dans sa lecture qu'il n'entendit point la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer, des pas retentir dans la pièce voisine, et un homme, s'arrêtant stupéfait sur le seuil du cabinet, pousser une sourde exclamation en l'apercevant, et s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber, car ces jambes se dérobaient sous lui.

Cet homme, c'était Raymond Fromental.

C'était le père, livide d'épouvante et tremblant de honte en voyant la supplique sous les yeux de son fils à qui désormais il n'aurait plus rien à cacher puisqu'un hasard funeste venait de lui donner le mot de l'énigme terrible.

Muet, terrifié, il regardait Paul, cherchant à lire sur son visage ce qui se passait dans son âme.

—Et c'est pour moi, s'écria le jeune homme avec une expression déchirante, c'est pour moi qu'il demande la vie !... pour moi que son passé couvre d'une honte indélébile !...Ah ! mieux vaudrait pour moi qu'il prenne une arme et qu'il me tue !...Cela serait plus digne et plus généreux...Je cesserais au moins de souffrir...et je m'endormirais pour jamais, ne rougissant plus de mon père et du nom que je porte !...

Un sanglot s'échappa de la gorge de Fromental.

Le malheureux se laissa tomber à genoux en tendant vers son fils ses mains suppliantes, et bégaya d'une voix étranglée :

—Grâce !...grâce !...

En entendant cette voix, Paul se leva d'un bond.

Une fois debout, il fit deux pas en arrière, paraissant reculer devant un péril imprévu, effrayant.

—Grâce !...répéta Raymond pour la troisième fois.

—Vous ! s'écria Paul. C'est vous, mon père !...Oh ! venez ! venez me dire que je suis le jouet d'une illusion abominable... que j'ai mal lu...que le nom écrit sur ces feuilles comme celui d'un assassin, d'un voleur, d'un condamné, d'un policier, n'est pas votre nom !...

D'un mouvement brusque Raymond se releva, la tête haute, le front plissé, un éclair dans les yeux, et d'une voix qui ne tremblait pas, d'une voix vibrante et métallique, répliqua :

—Vous avez bien lu !...c'est mon nom...

—Votre nom !...

—Oui...Le mien et le vôtre...

—Et...les faits...relatés à la suite ?...

—Sont exacts.

—Tuez-moi donc alors, mon père !... Tuez-moi par pitié !... Je ne veux plus vivre...

—Vous m'écouterez, d'abord, mon fils ! répondit Fromental. L'accusé a le droit de se défendre...Je me défendrai... Quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez, moi, votre père ! Vous me condamnerez ou vous m'absoudrez, selon votre conscience, et alors, mais seulement alors, vous déciderez si vous devez vivre ou mourir !...

Raymond parlait d'un ton grave, presque hautain, avec une autorité magistrale.

Paul se sentit dominé.

Il n'avait encore perdu ni l'habitude du respect, ni celle de l'obéissance ; malgré lui, il baissa la tête silencieusement.

—Ecoutez-moi, mon fils, poursuivit Fromental, écoutez-moi, et croyez mes paroles. Je ne sais pas mentir.

" Il y a seize ans, j'habitais Bois-Colombes, où je régissais, depuis deux années, une des terres du comte de Chatelux...

En entendant ce nom de Chatelux, Paul releva la tête et regarda son père...

—Je ne possédais aucune fortune...reprit celui-ci. Ma position était aussi modeste que mes désirs, mais je me trouvais parfaitement heureux, et de tout mon cœur je remerciais Dieu de ses bienfaits, car il m'avait donné le plus grand de tous les bonheurs en me donnant une compagne aussi belle qu'elle était chaste et bonne...votre mère...

—Ma mère...balbutia Paul frémissant, ma mère...

Raymond sembla ne point entendre l'interruption de son fils et continua d'une voix moins vibrante, plus émue :

—Nous nous aimions, votre mère et moi, autant qu'il soit possible d'aimer, uniquement, éperdument... Pas un de nous n'avait une pensée qui n'appartint à l'autre, et nos deux cœurs, dans toutes les circonstances de la vie, battaient à l'unisson... Pour compléter l'absolu bonheur de cette union sans nuage, le ciel nous avait envoyé un fils... vous étiez venu au monde... Hélas ! une félicité si grande ne pouvait pas durer.

" Le malheur fondit sur nous comme en un jour d'été se déchaîne soudain un orage imprévu et, comme l'orage, ne laissant après lui que des ruines...

La voix de Raymond devenait sombre et gutturale.

Ses sourcils se fronçaient.

Des lueurs farouches s'allumaient au fond de ses prunelles.

C'est que ce malheureux père, ce martyr du mauvais sort, allait pour la première fois dévoiler la plaie qui depuis seize ans saignait dans son cœur et mettait son âme en deuil.

Il reprit :

—Une grande maison de campagne voisine de la propriété

200 Primes de $1.00 par an — Grande Prime $200.00

du comte de Chatelux appartenait à un jeune Parisien fort riche, faisant partie du clan qu'on appelait alors le clan des *viveurs*, ce qui signifiait que ces libertins blasés, ces dangereux inutiles, se piquaient de mener la *vie à outrance*, à tout prix et par tous les moyens, et de ne reculer devant rien au monde pour satisfaire leurs passions, et même leurs caprices et leurs fantaisies.

" Ce viveur venait chaque été passer quelques *semaines* à sa villa, le plus souvent en galante compagnie, menant grand bruit et faisant force scandale...

" Un jour il vit votre mère, il la trouva belle et, croyant honorer beaucoup la femme d'un employé modeste, il lui adressa des propositions déshonorantes que votre mère repoussa avec toute l'horreur et tout le mépris qu'elles méritaient...

Raymond s'interrompit.

Une larme se détacha de sa paupière et roula sur sa joue pâle.

Paul avait tourné ses regards vers son père. Il vit couler cette larme et ses yeux devinrent humides, tandis que son cœur se serrait.

—Cet homme ne se découragea pas... continua Fromental. Ces gens-là sont tenaces dans leurs mauvais desseins... La résistance, loin de les décourager, est un piment qui les excite. A partir de ce moment ma bien-aimée femme, ma pauvre Marie, le trouva sans cesse sur son passage...

De nouveau Raymond s'arrêta, le gosier serré comme par une main de fer, le front courbé sous le poids écrasant des noirs souvenirs.

X

—Continuez... continuez, mon père! balbutia Paul d'une voix étranglée.

Raymond fit sur lui-même un violent effort et poursuivit :

—Un soir que ta mère était seule, cet homme eut l'impudente audace de s'introduire dans notre demeure, et là, se figurant sans doute que toute femme de condition modeste et d'humble fortune devait être prête à se vendre pourvu que l'acheteur y mit le prix, il tenta d'éblouir Marie par des promesses magnifiques... il étala devant ses yeux des liasses de billets de banque...

—Le misérable ! murmura Paul.

—Oui, bien misérable, car en voyant ses offres repoussées avec indignation, et comprenant qu'il ne parviendrait jamais auprès de ta mère, il voulut la violenter!

—Ah ! ah ! le lâche!.. le lâche ! dit Paul les mains crispées, les narines frémissantes.

—En ce moment je revenais au logis, reprit Raymond, j'entendis les cris d'appel de ma bien-aimée femme, je m'élançai, je tirai de ma poche un revolver que je portais sans cesse, et n'écoutant que ma fureur je brûlai la cervelle du scélérat qui voulait me déshonorer' Voilà ce que j'ai fait ..

—Vous avez bien fait, mon père ! répliqua le jeune homme avec élan ; en tuant cet infâme comme on tue un chien enragé, vous agissiez dans la plénitude de votre droit !

—Assurément j'étais excusable, mais la justice n'est pas de ce monde... L'homme dont je venais de faire sauter le crâne avait une famille riche et influente... L'acte abominable qui légitimait le meurtre commis par moi mettait une tache sur l'honneur de cette famille. . Elle trouva simple et naturel de nier cet acte, et m'accusa d'avoir attiré la victime dans un piége auquel la beauté de ma femme avait servi d'amorce, et de l'avoir assassiné pour le voler !...

—Mai c'était monstrueux, cela, mon père !

—C'était monstrueux, oui !

—Et vous ne vous êtes pas défendu ?

—Je me suis defendu de toutes mes forces.

—Vous n'avez pas prouvé votre innocence ?

—Tout ce qu'il est possible de faire pour le prouver, je l'ai fait !... Ah ! j'ai lutté courageusement, mais j'ai été vaincu ! En vain je protestai avec l'indignation d'un honnête homme contre cette accusation abominable ! En vain ta mère s'efforça comme moi de faire prévaloir la vérité contre le monsonge ! ' En vain j'évoquai le témoignage de ceux qui connaissaient mon passé sans tache, mon existence de travail et de probité ! ' En vain s'étendirent sur moi la protection du comte Philippe de Thonnerieux, du comte et de la comtesse de Chatelux !... La fatalité me mit en présence de juges prévenus et impitoyables, de jurés sans intelligence, ne voyant pas plus loin que le fait matériel...

" Le cadavre et les liasses de billets de banque avaient été trouvés chez moi... il n'en fallait pas plus, selon les jurés et les juges, pour rendre le crime indiscutable... Je fus condamné...

—Oh ! mon Dieu ! s'écria Paul avec désespoir en cachant son visage dans ses mains.

—Condamné comme assassin... condamné comme voleur... reprit Raymond d'une voix sourde, condamné à vingt années de reclusion !... Mieux eût valu la peine de mort mais, par une amère ironie de la destinée, on avait daigné m'accorder des circonstances atténuantes.

—Mon Dieu ! oh ! mon Dieu !... pauvre père !... répétait le jeune homme étouffé par les sanglots.

Fromental continua :

—Je serais mort de honte et de désespoir, tu le comprends bien, si je ne m'étais dit qu'il fallait vivre pour ta mère et pour toi...

" Je fus transféré de la Roquette à la maison centrale de Clairvaux, et c'est alors que la comtesse de Chatelux, cette âme angélique, toujours prête pour la charité et pour le dévouement, prit soin de toi et de ma pauvre femme, veuve si jeune d'un mari vivant, soutenant le courage défaillant de l'une et l'enfance chétive de l'autre...

" Hélas ! je ne devais plus revoir Marie... jamais plus...

" Ma douce bien-aimée s'éteignit peu à peu brisée par le chagrin, tuée par l'isolement, usée par la révolte impuissante contre l'infamie des hommes, et pour la seconde fois te laissant orphelin...

Les sanglots de Paul redoublèrent.

C'est à peine s'il eut la force de bégayer :

—Ma mère... Ma pauvre mère...

FIN DE LA HUITIÈME PARTIE.

LA NEUVIÉME PARTIE A POUR TITRE :

LA FIANCÉE DE LA MORT !

OCCASION LES DERNIERS VOLUMES ! OCCASION

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c
LA HAINE - 2e vol	15c
LES ORPHELINES	15c
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

☞ Envoyés franco dans tous les bureaux de poste. ☜

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.
Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.
J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.
Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—**MONTREAL**

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639——RUE NOTRE-DAME——1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert MONTREAL

AU BON MARCHÉ

MAISON

ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défiant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.
" de Chemises de couleur, 25 cts.
12 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.
Gants de kid, à choisir, 23 cts.
Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.
600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boites de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.
Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, jusqu'à pure laine.
Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.
Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

35c au lieu de 90c. 73c au lieu de $1.00. 95 au lieu de $1.25.

☞ DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

ETRENNES !

Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.
Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " "	plus petit	40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

AUSSI—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE
BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT
LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

☞ Payable à la semaine. MONTREAL

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc, ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les *Questions et Réponses* offrent aux abonnées une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux *Modes Françaises Illustrées* (deuxième année) est de $2.50 pour un an et $1.75 pour six mois.
Adressez : J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

☞ L'EDITION HEBDOMADAIRE DE

LA PRESSE

A UNE PIASTRE — ($1.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit,
le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,
tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adressez

WURTELE & Cie, Propriétaires,
1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

PRIMES — PRIMES — PRIMES

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - $200.00

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boite B. P. 138. 1540, Rue Notre-Dame, Montréal

LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, $2.50.—6 MOIS, $1.25.—Le Numero, 5 CENTINS

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires. — Boite B.P. 138

NUMEROS PARUS

La Femme au doigt coupe
Les Trois Chercheurs de pistes
La Perle Noire
Tolla
L'Abime
Le Banquier des Pirates, 1re série
L'Archipel en feu, 2e série
Tancrède de Rohan
Nora
Le Petit Vieux des Batignolles
L'Epave du Cynthia, 1re série
Le Secret de Patrick O'Donoghan, 2e série
La Rose Blanche, 1re série
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e ser.
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1re série
Les Freres de la Côte, 2e série
Les Voleurs de Chevaux, 1re série
La Chasse aux Brigands, 2e série
Le Peau Rouge, 3e série
Le Crime de Pierrefitte, 1re série
La Revelation, 2e série
Colomba, 1re série
La Vengeance Corse, 2e série
Le Fou Yégof, 1re série
L'Invasion, 2e série
Le combat de Falkenstein, 3e série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
La Fille de Margared, 2e série
L'Héritage Fatal, 1re série
Le Jettatore, 2e série
Le Diamant Caché, 1re série
Camille, 2e série
Le Testament du Commandeur, 2e série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série
La Folle, 2e série
Le Sacrifice de Germaine, 3e série
La Vengeance, 4e série
La Justice de Dieu, 3e série
L'Honnête Criminel
Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts, 1re série
Bon sang ne peut mentir, 2e série
Valérie, 3e série
Une Evasion à la Guyane, 1re série
Les Millions du Rabab, 2e série
L'Arme Révélatrice, 3e série
Le Comte d'Olligny, 4e série
Le Parricide, 5e série
Vingt ans a la Bastille
Nélida
Ginevra
La Chasse a l'Héritage, 1re série
Le Bal Masqué, 2e série
Les Deux Sœurs, 3e série
Le Revenant, 1re série
Tom Sandons, 2e série
L'Œil de Vichnou, 3e série
L'homme a l'oreille cassée, 1re série
Le colonel Fougas, 2e série
Vœu de Haine,
1re série, Le Chat du bord
2e série, La "Brule-Gueule"
3e série, Philopen le Poulpican
4e série, Chouans et Republicains
5e série, A coups de fusil
6e série, L'Enlèvement de Jeanne
7e série, Kernoü
8e série, A la Baïonnette
9e série, Le secret de Philopen
10e série, Crochetout
Le dernier des Trémolin
Le mangeur de Poudre
L'assassinat de Versaillles
Le crime de la rue Saint-Laurent
1re partie, Le Meurtre
2e partie, La chasse à l'homm
3e partie, L'Expiation
La Mort d'un Forçat :
1re partie, L'Evasion du Bagne
2e partie, Forçats et Gendarmes
3e partie, La Mort de Rouget
Le Condamné à Mort :
1re partie, Le Mort Ressuscite
2e partie, L'Echafau..
Les Ecumeurs de Rivières
1re partie, Les Débuts u Boasu
2e partie, A la Recherche de son Pere
3e partie, Père et Fils
La Nuit Sanglante :
1re partie, Le Réveillon de M. Denis
2e " L'Inspecteur de Police
3e " Le Lit de Mort
L'Assassiné Vivant :
1re partie, Le Crime
2e " Disparu
3e " Le Détective et 1re partie
Floréal
2e partie, Dans les Mines
3e " La Famille Charlot
L'Antre du Crime :
1re partie, Les deux bandits
2e " Un vol sinistre
3e " L'amour c'est le ciel
4e " La chasse aux médailles
5e " Le Meurtre
6e " Un Amour Secret
7e " Le Fils du Condamne
8e " La Fée des Saules

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 Place Jacques-Cartier, Montréal.